

Introduction

La littérature arthurienne tardive en Europe (LATE) : approches

Christine FERLAMPIN-ACHER

Si quelque troubadour (en l'occurrence Guillaume IX) a pu souhaiter faire « un vers de dreit nient », le projet LATE¹ est né de la constatation, largement consensuelle, d'un ralentissement, voire d'un déclin de la littérature arthurienne française après 1270, après que les œuvres de Chrétien de Troyes, les romans en vers s'inscrivant dans sa tradition, et les grands cycles en prose du *Lancelot Graal* et du *Tristan* ont été composés, alors qu'il semble qu'ailleurs, en Italie, en Angleterre, par exemple, des corpus arthuriens en langues vernaculaires se développent, avec en particulier Malory par qui la matière arthurienne connaîtra une puissante mondialisation ultérieure, et, indirectement, les *Amadis* et les œuvres de l'Arioste et Boiardo, en partie nourris par des importations arthuriennes françaises. Deux questions se sont posées. D'une part, qu'en est-il exactement de la matière arthurienne française tardive ? La redécouverte depuis la fin du xx^e siècle des *Perceforest*, *Chevalier au Papegaut* et autres *Artus de Bretagne* permet-elle encore de considérer qu'il ne s'agit que d'avatars épuisés, sans grande qualité et sans postérité, à peine arthuriens d'ailleurs ? D'autre part, si érosion de la matière française il y a, celle-ci est-elle relayée par des productions dans d'autres langues, ailleurs en Europe, qui s'en inspireraient (ou non) ? Cette question purement chronologique suppose l'histoire littéraire comme succession linéaire. Une représentation globale consisterait à dire qu'après des origines celtiques, la littérature arthurienne s'est développée dans un premier temps à partir de traductions et adaptations du

français (par exemple dans l'aire germanique avec l'*Erec* et l'*Iwein* d'Hartmann von Aue ou le *Parzival* de Wolfram von Eschenbach autour de 1200, en Scandinavie sous le règne du roi de Norvège Hakon avec l'*Ívens saga*, l'*Erex saga*, ou la *Parcevals saga* qui sont des traductions du français, dans les aires ibérique et italienne ensuite avec les traductions et adaptations des cycles en prose français autour de Tristan, Lancelot et du Graal), puis que le corpus français, peu productif à l'intérieur, n'a plus guère été repris à l'extérieur, alors qu'en revanche d'autres sources, italiennes ou allemandes en particulier, auraient circulé par exemple en Grèce ou en Europe centrale². Les échanges pendant la période tardive semblent s'être effectivement complexifiés : si l'on continue à adapter la matière française³, le *Tristram* tchèque, remontant à des sources germaniques, les versions (franco-) italiennes du *Tristan* reprises en grec ou en biélorusse, les échanges entre les espaces ibérique et italien, le réimport en France des *Amadis* et des œuvres de Boiardo et l'Arioste, témoignent d'une diversification des échanges, alors même que cette matière semble décliner, passer de mode, être déconsidérée : en France, Montaigne n'y verra que « fatras à quoi l'enfance s'amuse » et Rabelais enverra joyeusement Perceforest et Artus de Bretagne, en compagnie de Lancelot, en Enfer. Considérer la matière arthurienne après 1270 permet donc à la fois d'évaluer ce qu'elle devient, quand elle n'occupe plus le devant de la scène littéraire, de s'interroger sur certaines mises en sommeil de la légende (alors qu'en général on s'intéresse plutôt

à son origine ou à son devenir florissant de nos jours), d'étudier si elle favorise l'épanouissement des littératures vernaculaires nationales, de voir si elle contribue ou non à l'unité culturelle européenne, et de prendre en considération la diversité des échanges, qui ne sauraient plus se réduire à un simple processus de traduction du français (ou d'une autre langue source) vers diverses langues vernaculaires. L'hypothèse discutable d'un épuisement de la production française compensé par un élargissement européen impose donc à la fois d'étudier la matière arthurienne en France plus finement et d'autre part de prendre en considération la matière arthurienne à l'échelon européen, dans chacune de ses réalisations.

LA MATIÈRE ARTHURIENNE EN EUROPE : ÉTAT DE LA QUESTION

Considérer la matière arthurienne à l'échelon européen n'est pas une idée nouvelle et le présent bilan ne saurait être exhaustif : il visera simplement à dégager des lignes de force qui permettront d'éclairer nos choix. Dès Geoffroy de Monmouth, dont l'œuvre latine a été répandue largement⁴, la matière arthurienne a connu une diffusion écrite à l'échelle européenne, sans compter que les témoignages oraux ont eux aussi vraisemblablement beaucoup circulé, sans qu'on puisse vraiment les évaluer. Il n'en demeure pas moins que dans la critique les études « nationales » ont dès l'origine été plus nombreuses que les vues transversales. À ce titre, l'ouvrage de J. D. Bruce, aujourd'hui rarement consulté par les médiévistes, présentait une ouverture notable et pionnière, même si l'essentiel du propos portait sur la littérature française⁵. En 1959, R. S. Loomis, qui avait été onze ans plus tôt l'un des fondateurs de la Société Internationale Arthurienne et Quimper au sortir de la deuxième guerre mondiale, avait, dans son *Arthurian Literature in the Middle Ages. A collaborative History*, inclus des chapitres sur les littératures arthuriennes en Espagne, au Portugal, dans les Pays-Bas, en Italie et en Scandinavie⁶. Comme cela était indiqué par le titre, la dimension européenne de l'enquête imposait un travail en collaboration : trente chercheurs avaient en effet participé à l'ouvrage. Si dans ce recueil la littérature française se taille la

part du lion, il n'en demeure pas moins que déjà le « gallocentrisme » que déplore encore presque quarante ans plus tard N. J. Lacy⁷ était quelque peu battu en brèche. On notera d'ailleurs que c'est aussi à R. S. Loomis et à Laura Hibbard Loomis, que revient l'initiative d'avoir pris en considération la matière arthurienne dans ce qu'on appellerait aujourd'hui sa « transmédialité », dès 1938, dans *Arthurian Legends in Medieval Art*⁸. Cependant comme le notait R. Guiette dans son compte-rendu de l'ouvrage de 1959⁹, celui-ci tient surtout du « status questionis ». Si l'ouvrage de J. D. Bruce, organisé autour des types textuels (romans en vers, romans en prose) propose quelques parcours translinguistiques, celui de R. S. Loomis (1959) accorde une importance notable aux témoins celtiques, puis développe la littérature française, avant de proposer quelques chapitres, plus rapides, sur d'autres langues. Se dessinent déjà deux approches, l'une plus poétique et comparée, l'autre segmentant en fonction d'aires linguistiques ou culturelles.

Il faut attendre les années 1980-1990 pour qu'une nouvelle étape soit franchie, avec des ouvrages collectifs particulièrement ambitieux. Les entreprises dirigées par N. J. Lacy adoptaient un point de vue large sur la tradition arthurienne, temporellement et géographiquement, et prenaient en charge les divers médias, en particulier pour l'époque contemporaine¹⁰ (*The Arthurian Encyclopedia*, New York, Garland, 1986 ; édition revue et enrichie *The New Arthurian Encyclopedia*, New York, Garland, 1991 ; édition complétée pour les années 1990-1995, *The New Arthurian Encyclopedia, Updated Edition*, New York, Garland, 1996 ; *The Arthurian Handbook*, Norris J. Lacy et Geoffrey Ashe (dir.), New York, Garland, 1988, deuxième édition revue, 1996). En 1996, N. J. Lacy propose dans son *Medieval Arthurian Literature. A Guide to Recent Research*¹¹ un panorama équilibré de la recherche, en dix chapitres, dont neuf sont construits autour d'une identité géographique confiée à un spécialiste de l'aire en question (*England, Scandinavia, France, The Low Countries, The Celtic Lands, Italy, Germany, Spain and Portugal*), le dernier chapitre, qu'il a rédigé lui-même, portant sur les traductions contemporaines en anglais des textes arthuriens composés dans d'autres langues. Comme l'explique la préface, le sujet étant la littérature arthurienne vernaculaire dans l'Europe

occidentale, les témoins latins (non vernaculaires) et biélorusse (hors Europe occidentale) ont été tenus à l'écart (p. ix). Cet ouvrage, s'il se présente lui aussi comme un état des lieux (mais peut-il en être autrement quand il s'agit d'embrasser un sujet aussi vaste?), ouvrirait de nombreuses perspectives et surtout invitait à rééquilibrer les histoires de la littérature arthurienne, à les décentrer, en évitant un « gallocentrisme », en partie explicable par le fait que jusque dans les années 1980 la recherche s'était surtout intéressée aux XII^e et XIII^e siècles qui ont vu se développer les traductions et les adaptations de textes français dans d'autres langues. Par ailleurs, dans *The Arthurian Encyclopedia* et *The Arthurian Handbook* le format était celui du livre unique, donnant un aperçu de la recherche à un moment donné, et susceptible d'être réactualisé.

À l'inverse le principe de la collection cumulative, élaborée pièce par pièce, a été adopté par l'autre grand projet arthurien concomitant. C'est à l'occasion d'une réunion de la « British » branche de la Société internationale arthurienne, qu'en 1985 le « Eugène Vinaver Memorial Trust » a annoncé son intention de soutenir une collection de volumes dont l'enjeu serait de compléter et réviser l'ouvrage de R. S. Loomis : la collection « Arthurian Literature in the Middle Ages », publiée à Cardiff (University of Wales Press), était née. Ont été publiés à ce jour¹² :

- I *The Arthur of the Welsh. The Arthurian Legend in medieval Welsh Literature*, Rachel Bromwich, A. O. H. Jarman et Brynley F. Roberts (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 1991.
- II *The Arthur of the English. The Arthurian Legend in Medieval English Life and Literature*, W. R. J. Barron (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 1999.
- III *The Arthur of the Germans. The Arthurian Legend in Medieval German and Dutch Literature*, W. H. Jackson et S. A. Ranawake (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2000.
- IV *The Arthur of the French*, Glyn S. Burgess et Karen Pratt (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2006.
- V *The Arthur of the North. The Arthurian Legend in the Norse and Rus' Realms*, Marianne E. Kalinke (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2011.
- VI *The Arthur of Medieval Latin Literature. The Development and Dissemination of the Arthurian*

Legend in Medieval Latin, Siân Echard (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2011.

- VII *The Arthur of the Italians. The Arthurian Legend in Medieval Italian Literature and Culture*, Gloria Allaire et F. Regina Psaki (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2014.

- VIII *The Arthur of the Iberians. The Arthurian Legends in the Spanish and Portuguese Worlds*, David Hook (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2015.

Cette monumentale collection, aujourd'hui dirigée par Ad Putter, constitue une entreprise de longue haleine, qui en une quinzaine d'années a fait le bilan de la production arthurienne européenne et constitue une somme inégalable. Centré plus spécifiquement sur le Moyen Âge que les travaux mentionnés précédemment – même si un chapitre terminal poursuit dans certains volumes l'étude jusqu'à l'époque contemporaine, cet ensemble choisit, non une approche comparatiste surplombante, mais une approche par aires, géographiques ou linguistiques.

À côté de ces travaux qui visaient à embrasser l'intégralité du paysage arthurien, ont été produites de nombreuses recherches plus ciblées, travaillant soit sur les adaptations traductions d'un texte donné, en menant un travail sur les « sources », en confrontant deux langues et en comparant le texte source et le texte cible, soit sur les personnages ou les mythes qui leur sont associés, souvent dans la longue durée, parfois jusqu'à nos jours (prenant en compte aussi dans une perspective transmédiat le cinéma ou les arts). Ces deux approches sont combinées dans deux volumes quelque peu jumeaux, pensés dans l'esprit de l'exercice académique que sont les « Mélanges », et analysant les transferts entre les littératures française et allemande, en particulier aux XII^e et XIII^e siècles : *Perceval-Parzival : Hier et aujourd'hui, et autres essais sur la littérature allemande du Moyen Âge et de la Renaissance pour fêter les 95 ans de Jean Fourquet*¹³ et *Lancelot-Lanzelet : hier et aujourd'hui*¹⁴. L'approche par personnage caractérise quant à elle spécifiquement la collection « Arthurian Characters and Themes » de Routledge, sous la direction de Norris J. Lacy, qui consacre des volumes à Perceval/Parzival, Gawain, Merlin, mais aussi aux femmes et au Graal¹⁵. Ce sont certainement le mythe tristanien et Merlin qui ont donné lieu au plus grand

nombre de recueils collectifs affichant une dimension européenne¹⁶. La recherche balance entre des objets strictement circonscrits, dans le temps et l'espace, et des synthèses, vastes et encyclopédiques : la valorisation actuelle de la dimension collaborative de la recherche institutionnelle (en quête effrénée de « visibilité » et de « rayonnement ») et la multiplication des projets de volumes collectifs ont contribué à mettre à disposition des chercheurs et des curieux de vastes synthèses arthuriennes ayant, plus ou moins, une dimension européenne¹⁷.

Le projet LATE, s'il aborde la diversité géographique et médiatique de la matière arthurienne, se propose de circonscire l'étude à la période 1270-1550, à partir non pas du seul désir de produire une somme, mais de répondre à une problématique ciblée. Par ailleurs, entre la collection publiée dans la durée et le volume unique, nous avons choisi une voie médiane : un ensemble unique, publié simultanément et évitant les décalages, d'une ampleur suffisante pour rendre compte de la spécificité des diverses aires étudiées. Ce qui nous a le plus frappé en faisant le bilan des travaux existant est que l'on perçoit bien qu'il y a eu un effet de balancier entre une recherche dont le centre de gravité (tant pour les sujets traités que pour l'origine des chercheurs) était « gallocentré » pour reprendre l'expression de N. J. Lacy (la tentation du « gallocentrisme » est forte lorsqu'on étudie les XII^e et XIII^e siècles), et une recherche dont le centre de gravité était « anglo-saxon » (en particulier pour la période contemporaine et pour les approches transmédiatiques) : plus que d'une opposition, il s'agit cependant d'une complémentarité, mais il nous a paru important de travailler sur le point de bascule, ou plutôt le point d'équilibre :

- en constituant, autant que possible, une équipe internationale dont le décentrement serait en partie assuré par la diversité des chercheurs, mêlant à la fois des spécialistes « natifs » et non « natifs » des aires considérées, et en prenant appui sur les contacts noués dans le cadre de la Société Internationale Arthurienne ;
- en étudiant la période cruciale de mutation, où la matière arthurienne cesse d'être « gallocentrée » : c'est le moment où se joue le passage des sources françaises aux modèles germaniques,

italiens, espagnols, ou surtout à Malory, le décentrement anglo-saxon n'étant cependant pas joué d'avance, puisque le relais avait aussi été pris par d'autres langues que l'anglais. La période 1270-1520 est une période intermédiaire qui voit le français reculer et comme langue francophone et comme réservoir de matière arthurienne à traduire et transposer : sa prise en considération s'inscrit dans l'essor, depuis les années 1990, des travaux portant sur la fin du Moyen Âge, tant en histoire qu'en littérature.

Sur la longue durée, dont il ne sera question que dans le chapitre ultime¹⁸, le décentrement de la matière arthurienne à la fin du Moyen Âge (elle devient, à cette époque, polycentrée) prélude au recentrement sur la langue anglaise d'une part, et d'autre part au déploiement sur le continent américain, que ne laissait pas présager d'emblée l'épopée de Christophe Colomb : ce n'est pas sans raison que c'est d'abord la critique américaine qui a décentré l'étude de la matière arthurienne vers les périodes moderne et contemporaine. Le rôle de N. J. Lacy est sur ce point fondamental, lui qui a aussi accompli un énorme travail, fondateur, sur la littérature médiévale d'expression française et qui est l'un des grands passeurs de Chrétien de Troyes, du *Tristan* de Béroul et des cycles *Vulgate* et *Post-Vulgate*. Ces deux aspects (décentrement continental, décentrement linguistique vers l'anglais) ne se superposent certes pas, et ne sont encore que dans les limbes pour la période qui nous intéresse : si Malory est à la source de bien des reprises modernes, après que Wagner a contribué au XIX^e siècle à revivifier la matière germanique, cela n'était pas joué en 1530, et la période qui nous intéresse est la dernière où la littérature arthurienne reste européenne, sans franchir l'Atlantique. J'ignore quel fut le premier texte arthurien à traverser l'Océan, mais il est certain qu'avant 1492 il n'en y eut aucun, et vraisemblablement guère avant 1530 ou 1550 !

Nous partirons donc d'une problématique « gallocentrée » (la question du déclin de la matière arthurienne en France, légèrement déplacée d'emblée vers la matière arthurienne en français), abordée dans une perspective « décentrée », puisqu'il s'agira de voir ce qu'il en est de la production arthurienne dans d'autres langues.

Une telle problématique soulève d'emblée trois questions : qu'est-ce que la matière arthurienne ? que veut dire tardif ? que veut dire Europe ?

QU'EST-CE QUE LA MATIÈRE ARTHURIENNE ?

L'expression « matière arthurienne » ne se laisse pas facilement traduire dans une langue autre que française. De fait, l'emploi de « matière » est, dans cette formule, fortement influencé par l'ancien français et doit son succès, chez les médiévistes du moins, à l'usage qu'en fait dès 1300 Jean Bodel, dans son prologue de la *Chanson des Saisnes*. Sa définition n'est pas sans poser de difficultés¹⁹. Ce qui sous-tend ce terme « matière », polysémique dans la mesure où il renvoie à un réservoir de motifs, de personnages, d'œuvres, mais aussi au texte en train de s'écrire, au sujet etc., c'est surtout une représentation du poète travaillant une matière, ne créant donc pas *ex nihilo*, et ne risquant jamais l'irrévérence à l'égard de Dieu. Ses équivalents dans d'autres langues médiévales ne nous éclairent guère, même si une étude systématique reste à faire : un certain nombre de traductions du français en moyen anglais le calquent²⁰.

Le qualificatif « arthurien » ne va pas plus de soi. D'une part, pour ce qui concerne la littérature française et ses reprises dans d'autres langues, une définition restrictive, élaborée à partir de Chrétien de Troyes et de sa postérité, incite à envisager comme critère distinctif l'inscription dans le chronotope des années de paix du royaume arthurien, voire la vie d'Arthur, avec pour centre son royaume : or, après 1270, les créations françaises évitent de s'inscrire dans ce cadre spatio-temporel trop labouré, et colonisent les marges, hors de Logres, avant ou après le règne d'Arthur. Adopter une définition étroite de la matière arthurienne inciterait à conclure rapidement qu'elle disparaît à peu près de l'horizon littéraire français, puisque rares sont les récits qui comme le *Conte du Papegaut* (et encore : il se situe, quelque peu excentrique, pendant la jeunesse du roi Arthur), adoptent ce cadre. La question serait donc vite réglée. Pourtant à cette époque, bien des pièces allégoriques, lyriques, épiques, présentent des références arthuriennes, sans pour autant produire un récit arthu-

rien : ils entretiennent une culture arthurienne, vivace, qu'il importait d'évaluer dans la mesure où elle nourrit à la fois les imaginaires et la littérature.

Le parti pris sera de donner à « matière arthurienne » son extension la plus large possible. Si traditionnellement la critique espagnole, comme le note F. Montorsi²¹, ne considère pas *Tristán el Joven* qui raconte l'histoire des enfants de Tristan et Iseult (tout comme *Isaïe le Triste* invente en français un fils aux amants de Cornouailles), comme un roman arthurien mais comme un *libro de caballerías*, à l'instar des *Amadis*, il a paru légitime, étant donné le continuum de la création et de la réception, de prendre en considération la diversité des avatars arthuriens, sans nous limiter à la matière arthurienne qu'on peut définir comme classique, celle des XII^e et XIII^e siècles : un tel réajustement permet de travailler l'évolution, la plasticité, de la matière arthurienne, et de réévaluer certaines productions comme les sagas de chevaliers originales de l'aire scandinave. Si la notion de classicisme peut paraître anachronique, elle s'avère utile dans notre perspective pour définir le corpus initial par opposition à son devenir après 1270, dans des aires comme la France, l'Italie, la péninsule Ibérique, ou la Scandinavie. Ainsi le roman de chevalerie et la littérature chevaleresque seront considérés dans leur relation, bien évidemment non exclusive, avec la matière arthurienne, qui de façon générale se laissera identifier par l'onomastique, des motifs (le Siège Périlleux, le Graal par exemple), par des techniques (l'entrelacement), quand ce n'est pas par l'intertextualité ou la transfictionnalité²².

Le problème de l'intégration de la matière tristanienne et des lais dits « bretons » à la matière arthurienne se pose, comme le rappelle H. Tétrel dans son introduction²³. Si au XII^e siècle l'hésitation est légitime, à la fin du Moyen Âge se configure une matière arthurienne globale, sous l'influence du *Tristan en prose* qui essaïmera largement, en particulier grâce aux versions italiennes. Tristan a intégré la Table ronde, et l'appartenance de la matière tristanienne à la matière arthurienne ne fait plus vraiment problème. On pourrait en revanche s'interroger sur la matière merlinienne, qui connaît un destin inverse de celui de la matière tristanienne : si chez Geoffroy de Monmouth Merlin et Arthur sont indissociables, à la fin du

Moyen Âge la tradition des Prophéties de Merlin tend à conférer au devin une autonomie littéraire nouvelle. Son intégration à la matière arthurienne dépendra alors largement du lecteur. Il ne faut pas non plus négliger la tendance à l'interférence des matières, au mélange des matières de France, de Rome et de Bretagne (pour reprendre l'expression de Jean Bodel)²⁴, qui s'affirme en France, mais aussi en Italie, à la fin du Moyen Âge, et qui va aboutir à l'émergence d'un continent littéraire chevaleresque, indifférencié. Pour ce qui est de la littérature française, Richard Trachsler a montré que si cette tendance est décelable dès *Cligès* elle s'affirme particulièrement vigoureusement à la fin du Moyen Âge²⁵ : sur le plan européen, c'est une matière chevaleresque générale, empruntant aussi bien à la matière arthurienne qu'à la matière carolingienne qui s'épanouira²⁶.

L'évaluation du caractère arthurien d'une œuvre, d'un épisode, dépend d'indices laissés par l'auteur (le copiste) dans le texte, mais aussi de la compétence du lecteur, étant donné la prégnance dans les imaginaires de cette tradition qui véhicule des motifs assez largement répandus (comme la nef féérique). Dans un certain nombre de cas, le caractère arthurien de tel ou tel épisode dépendra du lecteur : une fée pourra être sentie comme arthurienne par un amateur arthurien, même si l'auteur ne l'a pas voulu consciemment. Il faut donc prendre en considération les réceptions potentielles des lecteurs si l'on veut évaluer au plus proche la matière arthurienne : elle n'est pas toujours une donnée du texte, elle est aussi une de ses potentialités, activée ou non par le lecteur.

C'est donc une définition extensive que nous avons privilégiée : elle permet de comprendre la continuité entre le roman arthurien médiéval et le roman de la Renaissance²⁷, tout comme elle éclaire le passage entre les proses françaises du XIII^e siècle et les *Amadis*. L'extrême plasticité de la matière arthurienne, que l'on sous-estimerait en l'enfermant dans une définition trop rigide, explique qu'elle s'est coulée dans le roman chevaleresque : il n'en demeure pas moins que jusque vers 1530-1550 il existe des lecteurs pour qui elle a une spécificité qui interdit de la confondre avec la matière carolingienne ou une matière chevaleresque générale. Elle est désormais identifiée moins comme « matière de Bretagne » (ce qui peut-être, gommant

son inscription géographique, a favorisé son expansion européenne), que comme matière du roi Arthur et de la Table ronde, centrée sur des héros et non une terre. Le roi fainéant des romans de Chrétien de Troyes s'est imposé comme figure phare : la tradition des Neuf Preux le place sur un piédestal et bien des romans seront désignés comme romans du roi Arthur, sans plus de précision, ce qui a pu provoquer des confusions : *Artus de Bretagne*, qui ignore à peu près le roi Arthur tout en se nourrissant de matière arthurienne et en jouant sur l'homonymie de son héros, a été désigné comme *Histoire du roy Arthus*²⁸ ; le manuscrit Magliabechi de *Guiron le Courtois* est intitulé *Storia del re Artus*²⁹.

Si opter pour une définition large de la matière arthurienne condamne d'emblée la démarche à l'incomplétude, ce choix a en revanche une valeur herméneutique indéniable. C'est pourquoi nous avons choisi de donner à « matière » son sens le plus accueillant possible, englobant les attestations littéraires dans lesquelles il est fait référence à l'univers de fiction arthurien, y compris mineurairement, et plus largement toutes les productions, artistiques ou culturelles, tapisseries ou pas d'armes, qui investissent, même partiellement, ce même univers. La littérature strictement arthurienne en France est épuisée, mais un engouement arthurien plus large la dépasse, à travers l'Europe, et c'est lui qu'il faut évaluer, la littérature n'étant pas un continent isolé dans l'univers de la culture. On trouve des peintures murales arthuriennes en Silésie, en Italie, en Savoie, des tapisseries dans presque toutes les cours... ; on joue aux chevaliers arthuriens aussi bien à Windsor qu'au Hem, ou à Acre. En fait, ce qui est en jeu, c'est une certaine représentation de la chevalerie, européenne³⁰, à l'intérieur de laquelle la matière arthurienne trouve à se remodeler. Ce choix d'englober l'ensemble des manifestations s'était déjà imposé à R. S. Loomis dans son ouvrage de 1938, et les titres et sous-titres des différents volumes de la collection « The Arthur of... » rendent bien compte de la nécessité d'élargir la perspective : tous mentionnent le terme *Legend*, qui certes étymologiquement renvoie au support écrit mais qui a pris un sens culturel plus vaste, et certains évoquent plus largement les pratiques (*Life*, t. II) et la culture (*Culture*, t. VII). Si nous avons conservé l'acronyme LATE (Littérature arthurienne tardive

en Europe)³¹, l'enquête dépasse largement la production strictement littéraire, mais, de fait, toutes ces manifestations s'enracinent dans une tradition littéraire, et l'on pourra prendre la liberté de désigner par le terme « littérature » à la fois ce qui est strictement littéraire et produit dans un médium écrit et ce qui relève des échanges entre la littérature et d'autres médias. La production arthurienne tardive ne peut que bénéficier des approches contemporaines concernant les transferts médiatiques : étrangeté, toutes proportions gardées, la diffusion arthurienne médiévale tardive n'est pas sans point commun avec le *revival* arthurien actuel au cinéma, dans la *fantasy*, sans oublier que nous vivons, nous aussi, le développement de nouveaux médias et de nouvelles pratiques sociales, qui peuvent prendre une coloration arthurienne, que l'on peut comparer à l'imprimerie et aux jeux chevaleresques (un nouveau parc d'attractions devait ouvrir en France en 2020 à Guipry-Messac : le projet a été abandonné, mais sa thématique était arthurienne et son nom, Avalonys !). Avec cette diffusion à la fin du Moyen Âge s'amorce une culture partagée, qu'on pourrait presque dire de masse, avec à la fois des spécialistes, des curieux, et tous ceux qui n'ont rien lu mais ont entendu raconter et possèdent un vernis culturel. L'apport des études médiatiques actuelles ne saurait être négligé dans cette perspective : beaucoup reste cependant à faire. Il n'en demeure pas moins que pour bien évaluer la culture arthurienne tardo-médiévale, il est nécessaire de dépasser la traduction et l'intertextualité, ainsi que les transferts du manuscrit vers l'imprimé, pour s'emparer d'outils, conçus pour la fiction contemporaine mais peut-être adaptables, comme la transfictionnalité³².

LATE ? (1270-1530)

Le problème se pose de la définition de ce qui est tardif³³. La perspective adoptée envisage ce qui est postérieur à la période « classique », qui a constitué pendant longtemps le canon arthurien français, incluant les productions en vers (Wace, *Tristan* en vers, Marie de France, Chrétien de Troyes...), et les proses et les cycles du *Tristan* et du *Lancelot Graal*... Ce point de départ convient plus

ou moins à la plupart des aires linguistiques, sans que pour autant il revête la même valeur partout : il permet d'opposer un corpus ancien et un corpus renouvelé, en France, dans les aires germanique (la distinction entre corpus classique et tardif y est particulièrement pertinente) ou scandinave (avec l'opposition entre les sagas de chevaliers qui sont des traductions et les sagas originales), mais dans d'autres espaces, c'est seulement à cette époque que se développe vraiment une littérature arthurienne, par exemple en Italie (où la Renaissance est plus précoce qu'ailleurs, et ne peut être considérée comme postérieure à la vogue arthurienne comme dans la plupart des autres aires). La qualification « tardive » sera donc à prendre en considération par rapport à l'histoire générale de la matière arthurienne, sa pertinence pouvant être défaillante dans certains espaces.

Les bornes 1270-1530, pertinentes pour la France qui a servi de point de départ à notre réflexion, délimitent une période qui fait suite à la mort de Louis IX et à ce que Jacques Le Goff appelait le « beau Moyen Âge », et qui s'achève en 1530, au moment où l'on cesse (ou à peu près) d'imprimer les romans arthuriens, le relais étant pris par les *Amadis* (dont la première traduction date de 1540) ou Rabelais (dont le *Pantagruel* est de 1532)³⁴. Pour d'autres aires, ces bornes ne sont que partiellement pertinentes : la production scandinave, par exemple, impose de poursuivre l'enquête plus loin. Comme pour le terme amont, c'est une fourchette à dents molles que nous proposons pour le terme aval. De façon générale, l'épanouissement de l'Humanisme et la Réforme ont néanmoins pour conséquences après 1530 au plan européen un évitement et une mise à l'écart de la tradition médiévale et en particulier arthurienne. L'hypothèse selon laquelle la matière arthurienne française connaissait un fort recul mais était recyclée, suggérerait de déborder sur la période de la Renaissance, d'autant qu'en France François I^{er}, qui meurt en 1547, est considéré comme le dernier roi chevalier, Maximilien I^{er}, qui s'est représenté en chevalier aventureux dans son *Theuerdank* édité en 1517, étant mort en 1519: un examen rapide de la production imprimée arthurienne nous indiquait que la décennie 1530 constituait en France un seuil pertinent ; sur le plan européen c'est une charnière, d'une part pour ce qui est de la Réforme

(c'est de 1530 que date la confession d'Augsbourg et que s'organise à Meaux la première paroisse protestante de France), et d'autre part avant que la découverte de l'Amérique ait abouti à la construction de nouveaux empires (ce qui conduira *Perceval* jusqu'aux Philippines). Il était par ailleurs important de mener l'enquête suffisamment loin pour que les effets de l'imprimerie se fassent sentir dans la majorité des espaces étudiés mais de l'interrompre avant la diffusion de l'*Amadis* qui prend le relais d'Arthur (il est traduit en français en 1540-1556 en 6 volumes, en italien entre 1546 et 1594, en allemand en 1583, en hollandais en 1596, en anglais en 1619)³⁵.

Il n'en demeure pas moins que cette appellation « tardif » n'est pas sans poser de problèmes. L'ancienneté d'un texte dépend de la période à laquelle le genre (ou l'horizon d'attente) auquel il appartient est apparu : en France, une chanson de geste composée en 1230 sera tardive, mais pas un roman en prose ; un roman en vers de 1260 sera tardif à un moment où les proses sont encore largement copiées. Si l'adjectif ne va pas sans susciter de question pour la production française, sa transposition au plan européen est encore plus problématique, la littérature arthurienne en moyen anglais n'étant par exemple pas antérieure à 1250. Cette chronologie est donc à considérer avec souplesse, du fait des rythmes propres à certains espaces, du fait aussi que parfois les textes sont conservés uniquement dans des témoins plus récents (comme c'est le cas en particulier pour les sagas originales en Islande), qui rendent la datation incertaine. « Tardif » n'impose donc pas qu'il y ait eu nécessairement une production arthurienne antérieure et que celle-ci s'épuise définitivement, mais suggère une période historique, incluant les deux derniers siècles du Moyen Âge. L'empan choisi, cependant, dépasse ce que les historiens et les historiens de la littérature considèrent comme la fin du Moyen Âge, pour englober ce que les historiens de la France (entre autres) appellent la Renaissance : les années 1270-1530 sont autant la fin du Moyen Âge que le début de la Renaissance, d'autant que celle-ci est plus précoce en Italie et qu'on peut difficilement calquer les périodisations de l'histoire littéraire d'un pays sur l'autre, les *Trecento* et *Quattrocento* italiens entrant par exemple mal sous l'appellation Moyen Âge. Le choix de dépasser la césure entre

Moyen Âge et Renaissance se justifiait d'autant plus que les diverses histoires nationales ne se superposent pas et que les disciplines n'ont pas le même découpage séculaire. Si les historiens considèrent souvent que le Moyen Âge se termine avec la chute de Constantinople en 1453 ou en 1492 avec la découverte de l'Amérique, l'histoire des médias retient les années 1470 avec l'apparition de l'imprimerie... L'Espagne pourrait prétendre à une rupture à la fin de la *reconquista* et la chute de Grenade en 1492, l'Angleterre avec la fin de la maison des York, en 1499, mais pour les Pays-Bas bourguignons le couperet tombe en 1477.

Diverses désignations circulent pour cette période, qui correspond en amont au bas Moyen Âge des historiens³⁶ et qu'on peut considérer par rapport à ce qui suit comme pré-moderne (*Vormodern* par exemple en allemand) ou par rapport à ce qui précède (« tardif », « late »). Dans le domaine des études médiévales françaises, on parle surtout de moyen âge tardif, comme c'est le cas par exemple dans la synthèse de T. Delcourt³⁷. On peut aussi parler de moyen âge finissant (en allemand *ausgehend* ; voir par exemple Marc-René Jung, « *Poetria. Zur Dichtungstheorie des ausgehenden Mittelalters in Frankreich* », *Vox Romanica*, 30, 1971, p. 44-64). L'histoire de l'architecture a aussi fourni l'adjectif « flamboyant », par référence au gothique, lorsque par exemple Michel Stanesco intitule un bel article « Les lieux de l'aventure dans le roman français du Moyen Âge flamboyant³⁸ ».

Cependant tout autant que le Moyen Âge tardif, c'est la Renaissance en ses débuts qui sera considérée, puisque les années 1270-1530 s'étendent de ses premières manifestations dans le cadre de la Pré-Renaissance de l'Italie du *Trecento* jusqu'à la fin de la première Renaissance française. À l'inverse, on pourrait décentrer le Moyen Âge jusqu'à lui faire recouvrir le début du XVI^e siècle, sans qu'il soit nécessaire pour notre propos d'aller jusqu'au long Moyen Âge de Jacques Le Goff, qui s'étend jusque vers 1750³⁹. Certains médiévistes, les spécialistes du théâtre par exemple, ont l'habitude de chevaucher deux périodes et d'atténuer la fracture séculaire en décalant le Moyen Âge vers la Renaissance : peut-être aurions-nous intérêt à en faire autant pour la matière arthurienne. Pour Helen Cooper, Shakespeare est bien médiéval⁴⁰. Les discussions autour de la périodisation

médiévale tant historique que littéraire, sont de fait infinies : on peine à dire quand commence le Moyen Âge, et plus encore quand il finit⁴¹.

Un certain nombre d'expressions renvoyant à la fin du Moyen Âge soutiennent l'idée d'un déclin, explicite dans le titre *Volksbücher vom sterbenden Rittertum* (éd. Heinz Kindermann, Leipzig, Reclam, 1974), plus discrète mais néanmoins prégnante dans des images saisonnières, le plus souvent associées à l'idée d'une chevalerie automnale, entraînant dans son sillage le genre romanesque qui l'a particulièrement célébrée. Deux ouvrages ont contribué au succès de ce type de métaphore⁴² : *The Indian Summer of English Chivalry. Studies in the Decline and Transformation of Chivalric Idealism*, d'Arthur B. Ferguson (Durham, North Carolina, Duke, University Press, Londres, Cambridge University Press, 1960), et le titre de Johan Huizinga (*Herfsttij Herfsttij der Middeleeuwen*, 1919), traduit en français d'abord par *Déclin du Moyen Âge* (Paris, 1932), puis par *L'Automne du Moyen Âge* (Paris, 1975). Jacques Le Goff intitule « Automne du Moyen Âge ou printemps des temps nouveaux ? » un chapitre de *L'Europe est-elle née au Moyen Âge*⁴³ ? Autant que la réalité, discutée, du déclin de la chevalerie, et donc du genre qui l'incarne le mieux, c'est le regard des médiévaux, nostalgique, mélancolique, qui oriente cette représentation : plus diffuse que la nostalgie, la mélancolie (peut-être fin de siècle ?) n'est pas que romanesque ou arthurienne, elle est aussi lyrique⁴⁴.

Cette période a de fait une unité historique européenne, marquée par des mutations à grande échelle, prenant souvent la forme de crises. Certaines ne semblent pas avoir eu d'influence directe notable sur la matière arthurienne : citons par exemple, sans hiérarchiser ni nuancer, le début du petit âge glaciaire (qui a plus de conséquences économiques que littéraires, l'hiver étant rare dans la littérature arthurienne, si ce n'est dans les rêveries amoureuses de Perceval chez Chrétien de Troyes), les famines qui en découlèrent, les crises économiques et sociales (avec des révoltes, comme celle des Maillotins en France, la révolte des paysans en Angleterre ou celle des Ciompi à Florence), les évolutions techniques⁴⁵. La Peste est l'une de ces crises qui ont marqué la période, mais finalement elle ne laisse que peu de traces dans la littérature arthurienne (alors que de Lucrèce

à Camus, le thème est prolifique⁴⁶) : si elle a pu servir de point de départ à la recherche collective menée par David Wallace : *Europe. A Literary History 1348-1418*⁴⁷, elle épargne l'imaginaire arthurien, relevant du passé et de l'ailleurs.

D'autres changements ont eu en revanche une influence plus nette sur les représentations arthuriennes. Ce sont ceux qui affectent les représentations sociales et politiques, en particulier, dans de nombreux pays, autour du roi et de la centralisation des pouvoirs, de la féodalité, de la noblesse, de la chevalerie, de l'essor de la bourgeoisie et de l'émergence d'une classe de lettrés laïques, largement composée d'officiers. Il faut néanmoins nuancer l'idée du déclin général d'une chevalerie devenue obsolète, dans la mesure où beaucoup s'adaptèrent et connurent des destins prestigieux : il semble nécessaire de distinguer la réalité sociale et l'idée, largement répandue et fantasmée, qu'il a existé une chevalerie et une noblesse meilleures, parfaites et révolues, aux temps arthuriens. Jean Flori pense que l'idée d'un déclin de la chevalerie est surtout générée par la littérature, qui propose un modèle idéal, laissant imaginer au public un passé plus glorieux⁴⁸, au moment même où la chevalerie se renouvelle, change, construit une éthique universelle et s'organise en ordres⁴⁹. La nostalgie de la Table ronde n'est de fait pas incompatible avec le pouvoir et la richesse ; elle peut même leur servir d'étalon et permettre leur exhibition. Et même à supposer que la chevalerie arthurienne soit devenue obsolète, cela ne signe en rien l'échec du genre qui l'incarne : en période de crise, l'inactuel rassure et vire facilement à l'utopie. L'univers arthurien sera de fait sans cesse tiraillé entre des actualisations (onomastique, jeux chevaleresques, ordres...), des rejets dans le passé (il est repoussé, car démodé et dépassé, ou bien il est l'objet d'une fascination nostalgique), et des replis dans l'irréel du rêve et de la fiction.

Même si le trait est caricatural, même s'il y a eu des périodes plus fastes que d'autres pendant cette longue période, comme sous Charles V en France ou dans le duché de Bourgogne sous Philippe le Bon, l'impression générale est celle d'une crise, qu'on imagine fatale à l'univers arthurien : conflit franco-anglais de la guerre de Cent Ans, qui pose le problème d'un Arthur anglais et limite l'audience internationale de celui-ci, antagonismes

dynastiques en Espagne et lutte des Guelphes et des Gibelins en Italie qui rendent inadéquates les représentations arthuriennes et appellent un autre espace narratif pour dénouer les tensions du réel, grand schisme d'Occident, crise de l'esprit de croisade, de la chute d'Acre en 1291 à celle de Constantinople en 1453, nouvelles spiritualités, de la *devotio moderna* à la Réforme, qui signent le renvoi du Graal au rayon des objets périmés.

Entre la fin du « beau Moyen Âge » de J. Le Goff et le « beau XVI^e siècle⁵⁰ », se dessine donc une période qui pose, pour ce qui est de la matière arthurienne, des problèmes autour de la reprise du matériau médiéval, du passage du manuscrit à l'imprimé, de l'évolution de la chevalerie qui constitue son personnel privilégié et de la figure royale qui connaît de fortes inflexions, de la mutation des pratiques sociales (loisirs, lecture, religion etc.) : si certaines problématiques sont communes à la transmission de toutes les œuvres médiévales, d'autres sont propres à la matière arthurienne, et parmi celles-ci la dimension européenne est certainement la plus importante. En effet, la matière arthurienne est dès son origine associée à des processus de transferts, qu'il s'agisse du passage du latin au vernaculaire, de traductions d'une langue vernaculaire à une autre, ou d'adaptations et de créations originales empruntant simplement quelques éléments : cette dynamique a certainement favorisé la plasticité de la matière arthurienne, et explique en partie le paradoxe d'une expansion et d'un recul simultanés en Europe. La matière arthurienne au sens strict recule, mais elle donne lieu à travers l'Europe à des adaptations qui la diffusent, aux deux sens du terme : elles la répandent, et en même temps rendent ses contours flous.

Si les approches comparées européennes ont souvent questionné l'origine des mythes arthuriens, il est plus rare qu'aient été abordés leur déclin ou leur mue tardifs, qui constituent notre objet. Cette période, intermédiaire (moyenne, représentant de fait l'essence même de ce moyen âge qui doit son nom à sa position médiane), est même parfois gommée dans sa spécificité, surtout dans les approches prenant en charge la longue durée, qui nécessitent un réajustement de la perspective, dans la mesure où elles doivent aller à l'essentiel. C'est par exemple le cas dans *The Arthurian Handbook*⁵¹ qui enchaîne un chapitre II

consacré à la « *Early arthurian literature* » (p. 57 sq.), allant jusqu'à Cervantès en 1605 et incluant donc la période qui nous intéresse, et un chapitre III sur « *Modern Arthurian Literature* » (p. 137 sq.). Sans oublier que, comme le rappellent M. Zink et M. Stanesco, « les historiens du roman ne s'intéressent pas, en général, aux périodes de silence⁵² » (« farai un vers de dreit nient ? ») : de fait c'est aussi par ses silences que la matière arthurienne tardive intéresse l'historien de la littérature.

EUROPE ?

La matière arthurienne tardive est européenne : si aux XII^e et XIII^e siècles son expansion reste limitée, on la trouve partout pendant la période postérieure, y compris dans des espaces où elle n'était pas présente auparavant, avec les *Tristan* grec et biélorusse, les peintures murales de Silésie, les cours d'Artus de la Baltique ou les *Tristram* et *Tandariáš* tchèques. Certes cette expansion européenne caractérise globalement le genre romanesque, ce « bâtard conquérant », dont M. Zink et M. Stanesco ont retracé, dans un ouvrage limpide et inégalé, le destin européen⁵³, mais l'histoire de la matière arthurienne, qui à la fin du Moyen Âge dépasse largement le cloisonnement générique (les cas français, germanique et italien sont par exemple frappants), ce qui, d'ailleurs, était le cas dès les premières traductions scandinaves dans des sagas, ne coïncide pas avec celle du roman, mais l'excède. L'expansion arthurienne ne se confond pas avec celle du roman, à laquelle cependant elle participe, tout en ayant son histoire propre. C'est plus largement à un imaginaire commun qu'elle a contribué. Certes il ne s'agit pas de surestimer le rôle que la matière arthurienne a pu jouer dans la constitution d'un imaginaire européen à la fin du Moyen Âge : d'une part, il est difficile d'évaluer l'enracinement de cet imaginaire, qui a été peut-être surtout celui d'une aristocratie cosmopolite, même si des survivances folkloriques et des pratiques onomastiques socialement diversifiées suggèrent au contraire à une large diffusion ; d'autre part, d'autres facteurs que la matière arthurienne ont contribué à une relative homogénéisation des imaginaires : une culture antique et chrétienne partagée⁵⁴, la conception de la *translatio imperii* et

studii, la permanence d'un imaginaire indo-européen⁵⁵, par exemple.

Le destin européen de la matière arthurienne était peut-être déjà balisé par les vastes conquêtes du roi des Bretons, dès Geoffroy de Monmouth, mais il a surtout été facilité par sa diversité et sa plasticité, et par la tendance du roman à la fin du Moyen Âge à ancrer son récit dans une géographie européenne à coloration réaliste, où le lecteur pouvait se retrouver⁵⁶. Le cosmopolitisme curial, les voyages, les mariages, ont joué certainement un rôle important, sans oublier la bourgeoisie marchande et itinérante qui a exporté les cours d'Artus à Gdansk⁵⁷.

La référence à l'Europe est cependant une facilité. L'Europe, qui apparaît essentiellement comme une réalité géographique au Moyen Âge, n'est pas facile à définir, comme le notait D. Wallace dans son ouvrage *Europe : a Literary History*⁵⁸. Ce n'est pas une représentation clef du Moyen Âge. C'est tout au plus un terme géographique, qui apparaît essentiellement dans les encyclopédies. On lui prête durablement, à la suite de Justin, Isidore et Orose, un roi, Europus, qui reste une figure très effacée dans l'imaginaire médiéval et n'est en rien pensé comme un fondateur de l'envergure d'Arthur⁵⁹ ou de Brut. Dans le *Livre du Trésor* de Brunet Latin, la quatrième partie commence par une mappemonde, et réduisant l'espace, se termine par une évocation de la façon dont on doit organiser sa maison : après un premier chapitre général, le deuxième est consacré à l'Asie, les deux suivants à l'Europe et un autre à l'Afrique. L'Europe, avec ses deux chapitres, est ce qui est le mieux connu : elle se définit par sa position centrale, entre deux terres de mystère, l'Asie et l'Afrique.

« Europe est une partie de la terre qui est devisee de celui d'Aise la u est li estrois dou bras St. George et es parties de Constantinoble et de Grece; et s'en vient vers septentrion par tote la terre de ça la mer, jusk'en Espagne sur la mer Ocheaine⁶⁰. »

La fin du chapitre décrit essentiellement l'Italie, bien connue de l'auteur, mais se termine par une ouverture rapide vers l'Esclavonie, la Hongrie, la « terre as Polains ». Le second chapitre évoque la Grèce, la Thrace, la Roumanie, l'Europe centrale, l'Allemagne, la France, la Provence, l'Espagne,

la Grande-Bretagne, l'Irlande, pour se terminer, après « Thile » et « Ebrides », par les « isles Orcades "ou nules gens n'abitent" » (p. 119). C'est au nom de cette définition géographique, médiévale mais aussi moderne, que seront considérés comme « européens » les témoins latins et biélorusse de la légende arthurienne. Si N. J. Lacy en 1996 centrait, comme nous l'avons vu, son *Medieval Arthurian Literature. A Guide to Recent Research*⁶¹ sur l'Europe occidentale et tenait à l'écart le *Tristan* biélorusse, la prise en considération de l'Europe dans sa configuration médiévale et géographique, tout comme le fait que la source de ce texte est certainement italienne, suggèrent en revanche de l'inclure dans la présente recherche.

En revanche, une assimilation rapide entre Arthur roi chrétien et matière arthurienne européenne se superposant à la Chrétienté doit être rejetée d'emblée. Bordée d'un côté par Constantinople, porte de l'Asie, et par l'Espagne, « trespas » vers l'Afrique (p. 118), l'Europe ne se confond pas chez Brunet avec la Chrétienté⁶², car en Thrace se trouvent des « Barbarin » (p. 116)⁶³; à l'inverse il était notoire que le royaume chrétien du Prêtre Jean n'était pas en Europe, mais en Asie ou en Afrique. De même que l'Europe ne saurait se superposer exactement à la Chrétienté, de même la matière arthurienne, même si elle ne semble pas être représentée dans la culture musulmane⁶⁴, est attestée en hébreu et en yddish, dans les communautés juives⁶⁵. Si la *Queste del Saint Graal* et l'*Estoire del Saint Graal*, porteuses d'une christianisation poussée de la légende arthurienne pouvaient laisser penser que l'expansion de celle-ci coïnciderait avec la Chrétienté, la mise à l'écart du Graal par l'Église et l'essor de nouvelles spiritualités tiendront souvent à distance l'Arthur chrétien. L'Europe d'Arthur n'est pas exactement celle des cathédrales.

De nombreuses œuvres ont circulé à travers l'Europe médiévale et l'ouvrage de D. Wallace *Europe : A Literary History (1348-1418)* met en évidence sur la période considérée la très large diffusion de textes, dans leur langue d'origine ou dans des traductions et adaptations, comme *La consolation de Philosophie* de Boèce, le *Roman de la Rose*, ou *Bueve de Hantone*. Alexandre a par ailleurs clairement eu, à la fin du Moyen Âge, une diffusion

européenne plus importante que celle d'Arthur⁶⁶. Mais il semble que la particularité d'Arthur et de la tradition qui l'entoure à la fin du Moyen Âge est d'avoir joué un rôle important dans l'évolution sur la longue durée du roman, du fait de l'adaptation de Malory d'une part et d'autre part à cause de son rôle dans le développement du roman chevaleresque⁶⁷ : Alexandre, donné gagnant contre Arthur à la fin du Moyen Âge, à la cour de Bourgogne par exemple, perd son avantage et s'efface devant le roi des Bretons lorsque le roman redevient le grand genre cultivé en Europe, à partir du XIX^e siècle. Aujourd'hui la *fantasy* a souvent un parfum arthurien, très rarement alexandrin.

Dans les histoires littéraires consacrées au genre romanesque, la tendance est forte à présenter le roman comme genre européen, soit à partir du XIX^e siècle, soit, plus rarement, à partir du Moyen Âge. Dans cette dernière perspective, c'est le plus souvent le roman médiéval des XII^e et XIII^e siècles français qui est considéré⁶⁸. Or comme cela apparaît dans l'ouvrage de M. Zink et M. Stanesco, le roman ne naît pas seulement d'une redécouverte à l'époque romantique du Moyen Âge, mais évolue à partir du XII^e siècle, continument, la période qui nous intéresse constituant un moment charnière, d'une part pour ce qui est de l'essaimage européen, d'autre part pour l'évolution du genre. Comme le suggèrent les deux auteurs, mettant en relation le roman et le romanesque (qui permet au roman d'infiltrer une diversité de genres, de médias, de comportements) : « Le romanesque ne peut apparaître qu'avec la révolution affective que l'homme connut avec la courtoisie, de même qu'avec la considération de la guerre comme un exploit individuel et esthétique. Il se concentre dans une formule verbale discrète et récurrente, une *devise*, qui n'est pas due à quelque survivance d'une tradition littéraire antérieure, encore moins à l'inertie de l'enseignement : le roman « conte d'armes et d'amors ». Cette devise chevauche les époques, les genres et les pays : elle se déploie du temps d'Henri II le Plantagenêt, à travers le siècle de Saint Louis, le gothique flamboyant, la Renaissance, jusqu'à l'âge baroque⁶⁹ ». Dans cette évolution, le roman arthurien (certes pas seul) joue un rôle important, qu'il convient de déterminer.

La dimension européenne qui s'affirme pour la matière arthurienne tardive va de pair avec sa

représentation croissante dans les langues vernaculaires, ce qui rejoue, mais à plus vaste échelle, le processus qui a donné naissance en langue d'oïl au *Roman de Brut* de Wace, par exemple. À une époque – la fin du Moyen Âge – où se configure l'idée de nation, en relation avec l'émergence de pouvoirs royaux forts, cette production vernaculaire a pu jouer et certaines œuvres, comme celle de Malory, ont pu être considérées comme fondatrices d'une littérature nationale.

La question se pose de savoir dans quelle mesure la matière arthurienne est liée à l'émergence de « proto-nations ». Paradoxalement en Angleterre, en France, aux Pays-Bas..., elle a contribué à une culture commune, fondée sur la langue, tout en ayant beaucoup servi des intérêts dynastiques, lignagers, voire personnels, et tout en étant cosmopolite : fondée sur un héros individuel (ou des héros individuels) qui est inscrit dans une collectivité (la cour, la Table ronde) qui ne bride pas l'intégralité de son destin, la matière arthurienne était suffisamment plastique pour répondre à des enjeux divers. Benedict Anderson, dans son étude sur *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*⁷⁰, à partir des « *imagined communities* », définit la nation comme « communauté politique imaginée⁷¹ », parle d'« élans proto-nationaux » en relation avec le développement des écrits vernaculaires, favorisé par l'imprimerie qui unifie la langue⁷². Il insiste sur le rôle des voyages, pèlerinages ou déplacements officiels, administratifs... dans la constitution d'une communauté entre gens différents⁷³. La matière arthurienne, transmise en vernaculaire, imprimée, diffusée par un marché du livre européen (un Fernand Colomb s'est par exemple fait acheter une édition de *Perceforest* à Lyon), a certainement contribué à développer le sens du soi, par la comparaison avec l'ailleurs, en même temps que le sens de la nation, inscrite au sein d'un espace en partie cosmopolite. La dimension dynastique ou lignagère n'est de fait pas antagoniste de l'émergence de « proto-nations », comme l'a montré Jean-Marie Moeglin⁷⁴.

Les questions suscitées par la production arthurienne tardive sont donc diverses. Elles portent sur :

- les transferts linguistiques, en tenant compte de la place du latin subsidiarisé et des situa-

tions de trilinguismes (des langues de culture et/ou de pouvoir, comme le français, l'allemand ou l'italien, cohabitant avec des langues vernaculaires et le latin lettré⁷⁵);

- les adaptations et les créations, avec transferts d'un médium à l'autre, les reprises et créations littéraires, sans oublier la présence culturelle, diffuse;
- la présence arthurienne dans les divers médias;
- la fusion de l'imaginaire arthurien dans un imaginaire chevaleresque (ou féerique) englobant, qui va contribuer à la construction du roman moderne;
- la relation entre culture commune européenne et émergence de littératures nationales en vernaculaires.

Comment, cependant, organiser la matière d'une telle recherche? La tendance à la prise en compte de la dimension européenne de la littérature médiévale est forte actuellement. En témoigne par exemple le numéro inaugural de la revue en ligne de l'université de Milan, *Interfaces, A Journal of Medieval European Literatures*, dont le premier numéro en 2015 portait sur « *Histories of Medieval European Literatures: New Patterns of Representation and Explanation* », avec un article liminaire de Paolo Borsa, Christian Høgel, Lars Boje Mortensen et Elizabeth Tyler, intitulé « *What Is Medieval European Literature?* » (p. 7-24)⁷⁶. Il n'en demeure pas moins que la méthodologie d'une telle approche reste problématique, entre comparatisme ponctuel de quelques témoins et synthèses de grande envergure. Dans notre cas, deux options étaient possibles : des approches surplombantes, de type comparatiste, embrassant un thème, un motif, un personnage, un procédé, une œuvre, un corpus à travers plusieurs réalisations linguistiques, ou l'approche par aires (géographiques, politiques, linguistiques par exemple) différenciées.

La première approche est adoptée dans l'ouvrage, pionnier, de M. Zink et M. Stanesco, qui propose, dans une perspective diachronique large, une histoire du genre romanesque : il s'agit de « choisir la voie d'une lecture simultanée de plusieurs littératures [...]. Il n'existe toujours pas de médiévistique générale⁷⁷ ». C'est cette approche transversale, prenant en considération la production européenne dans son ensemble, qui a été aussi

choisie par B. Besamusca et F. Brandsma, pour leur projet mené de 2004 à 2009 : « *Arthurian Fiction: A Pan-European Approach*⁷⁸ », et qui se retrouve dans un numéro que la revue *Arthurian Literature*⁷⁹ consacre au sujet en 2007. Dans ce volume, la préface de K. Busby signale bien l'enjeu d'éviter la « *balkanization of medieval literature into national and regional corpora* » (p. vii) et B. Besamusca, dans son introduction, « *The Pan-European Approach* » (p. ix-xiv), précise :

« Arthurian literature, however, is an intrinsically European phenomenon [...]. There is insufficient awareness of the European perspective among Arthurian scholars [...]. The supranational aspects of Arthurian romances in medieval Europe remain virgin territory » (p. xi).

Cette considération de la dimension européenne de la littérature arthurienne ne cesse de s'affirmer. Si en 1998 *The Legacy of Chrétien de Troyes*⁸⁰ consacrait 27 contributions au corpus français, une au Gawain Poet et une autre aux romans en moyen néerlandais⁸¹, plus récemment deux volumes, complémentaires, s'ouvrent, sur des sujets proches, à une enquête nettement plus européenne : *Fictions de vérité dans les réécritures européennes des romans de Chrétien de Troyes*⁸² propose quatre articles sur le domaine français, deux sur le domaine italien, trois sur le domaine germanique (allemand et néerlandais), un sur le domaine celtique, et trois sur le domaine scandinave, cet ouvrage fonctionnant dans une relation de complémentarité avec *Chrétien de Troyes et la tradition du roman arthurien en vers*⁸³, qui resserre le champ sur le domaine français, avec simplement un excursus du côté de *Jaufré*. Bien des ouvrages récents, affichant une approche européenne, sont de même organisés par aires, « domaines » ou langues. C'est le cas par exemple du volume *Aspetti del meraviglioso nelle letterature medievali. Aspetti di merveilles dans les littératures médiévales*⁸⁴, qui est structuré en « *Medioevo latino* », « *Medioevo romanzo* » et « *Medioevo germanico e celtico* ». C'était aussi le cas dans *Medieval Arthurian Literature. A Guide to Recent Research* ou dans les huit volumes de la série « *Arthurian Literature in the Middle Ages* », que nous avons mentionnés plus haut.

Une telle approche est effectivement intellectuellement ambitieuse, mais elle est très difficile à mettre en œuvre si l'on veut passer de la présen-

tation générale, brillante, dessinant une évolution globale, à des enquêtes plus fouillées, nécessairement plus ponctuelles et spécialisées, érudites.

Quand le maillage s'affine, on en revient en général à la langue comme critère différenciant (même s'il n'est pas le seul), comme c'est le cas, par exemple de l'un des articles les plus « paneuropéens » du volume de B. Besamusca et F. Brandsma, celui de N. Lacy : « Perceval on the Margins: a Pan-European Perspective⁸⁵ », certainement placé en tête de volume pour cette raison. Plus récemment, B. Besamusca a mis à nouveau en pratique cette approche « paneuropéenne » en se proposant d'étudier les marges (« *fringes* ») de la fiction arthurienne, en collaboration avec J. Quinlan, dans « The Fringes of Arthurian Fiction⁸⁶ », un article centré sur les personnages Erec, Yvain, Perceval, Gauvain, Lancelot, Tristan, Arthur (pour finir par les « *new heroes* » et les « *Lookalikes* » p. 235) : est donnée en appendice une liste des 64 textes mentionnés dans l'article, dont une quarantaine appartiennent à la période qui nous intéresse, aucun cependant n'étant français puisque le projet contrant tout « gallocentrisme » consistait à relever justement ce qui est considéré comme marginal dans une dialectique centre/périphérie. Cette perspective, qui consiste à rééquilibrer une recherche considérée comme trop centrée sur la production française en déplaçant le regard sur l'ensemble de l'Europe, est de fait un peu décalée par rapport à la période qui nous intéresse, où, comme nous le verrons, se dessinent des décentrement de la production, et une marginalisation de la matière en français⁸⁷. La fin du Moyen Âge est certainement la période la plus intéressante en ce qui concerne la matière arthurienne pour étudier sa dimension paneuropéenne et le déplacement des centres et des périphéries, qui prennent des configurations plurielles et plutôt instables.

La présentation par aires est un préalable épistémologique nécessaire à toute approche surplombante. Il est nécessaire, par exemple, si l'on veut comparer au plan européen le Graal, les rapports entre vers et prose, les réalisations de tel personnage, etc., en allant plus loin que la simple description des textes, de situer ceux-ci dans leur contexte linguistique et à l'intérieur du réseau d'échanges complexes qui entretient la circulation culturelle. Sauf à travailler exclusivement à partir de traduc-

tions modernes (utiles, nécessaires) qui nivelлераient et trahiraient les œuvres, et à supposer que la littérature existe hors sol, il était nécessaire, étant donné la complexité, encore mal évaluée en l'absence de synthèse actuelle, du champ littéraire européen entre 1270 et 1530, en pleine mutation et très divers, de procéder à un tableau, centré sur des aires (ce qui permet de voir quand elles sont centres ou périphéries), et prenant en considération les échanges, les transferts.

Ces aires posent cependant des problèmes de définition. Le volume *Medieval Arthurian Literature. A Guide to Recent Research* choisissait la langue comme critère de classement (comme suggéré dans l'introduction p. ix, ce que reprend l'organisation de la bibliographie p. 463-471), mais les titres des articles correspondaient plutôt à des entités géographiques : *England, Scandinavia, France, The Low Countries*. La série *The Arthur of...* cible, comme le signalent les titres, plus des populations que des langues, et rend compte autant que possible des problèmes posés par les approximations : ainsi le sous-titre de *The Arthur of the French* annonce qu'il sera question à la fois de littérature en français et en occitan. On trouvera cependant dans *The Arthur of the Italians* un certain nombre de textes ou d'auteurs relevant de la francophonie italienne : Rusticien de Pise (nommé, dans le texte en anglais, *Rustichello da Pisa*), figure dans ce volume (p. 21-40), mais on le trouve aussi dans *The Arthur of the French* (p. 368-369). On remarquera que ce type d'approches prend le plus souvent la forme de bilan, d'état des lieux de la recherche, et doit sans cesse être réactualisé : le *Journal of the International Arthurian Society* a présenté des articles en ce sens⁸⁸.

Nous avons finalement privilégié un classement croisant territoires et langues, qui sont deux critères fort loin de se superposer. Pour ne prendre qu'un exemple, nous verrons que la littérature arthurienne tardive est plus francophone que française (*id est* composée dans le royaume de France ou sur ce qui correspond au territoire français actuel – ce qui n'est pas la même chose!). Ce double classement est d'autant plus pertinent que la production en vernaculaire s'accuse, et que la problématique de la relation entre matière arthurienne et nation (au sens moderne du terme)

s'articule en partie sur la langue (le terme *nation* désignant d'ailleurs entre autres la communauté d'origine territoriale et linguistique, en particulier dans les organisations supranationales que sont certains ordres de chevalerie ou dans les universités)⁸⁹.

Une première partie, sous la responsabilité de M. Aurell et C. Daniel, présentera quelques problématiques générales, permettant de contextualiser les diverses productions au plan européen. Si les auteurs des articles sont en général spécialistes d'une voire deux ou au mieux trois aires, les problématiques posées sont communes à l'ensemble de la matière arthurienne et les exemples diversifiés, autant que possible.

Le choix a été fait ensuite de commencer par l'aire « française », parce que c'est à partir de sa déficience supposée qu'est né le questionnement, et que c'est elle qui, dans cette période tardive, reste dans un certain nombre de cas la pourvoyeuse de modèles (anciens), pour les aires ibérique, italienne, ou anglaise, galloise, irlandaise... Il s'est donc agi de réévaluer la production en français (en la caractérisant linguistiquement), en prenant en considération la francophonie qui en constitue un pan important. C'est donc à la fois la mode arthurienne en France, la littérature arthurienne en français en France et hors de France, mais aussi, puisque nous croisons espace et langue, la production arthurienne sur le territoire du royaume de France, qui s'unifie, dans d'autres langues, d'oc et breton, qui seront prises en considération.

Les deux parties suivantes (consacrées à l'aire italienne, sous la direction de F. Cigni et à l'aire ibérique, sous la direction de R. H. Chinchilla) sont définies par des cadres géographiques, qui recouvrent des langues ou des dialectes divers mais parents : dans ces deux cas, l'influence des textes français se fait sentir, en même temps qu'émerge une production en vernaculaire, qui à son tour influencera d'autres aires, en particulier la France. Du fait des échanges entre Italie et Espagne, une sorte de triangulation, un nœud d'échanges, se dessine au niveau d'une Romania arthurienne, qui essaïmera vers l'Est (Outremer, Grèce, *Tristan* biélorusse).

La partie V est consacrée à la Scandinavie (sous la direction de A. Magnusdottir et H. Tétrel), qui à une époque antérieure à celle qui nous intéresse,

a traduit des œuvres françaises, mais qui par la suite a une production arthurienne originale, en vernaculaire, encore sous-estimée semble-t-il et que le décentrement chronologique permet de réévaluer.

La partie VI, sur le pays de Galles et l'Irlande (sous la direction conjointe de C. Lloyd-Morgan et A. Byrne), réunit deux aires celtiques différentes, pratiquant des langues non mutuellement compréhensibles et dont la relation historique à la matière arthurienne n'est pas comparable, mais qui ont en commun d'avoir à se situer par rapport à l'Angleterre, d'avoir eu des poétiques autochtones fortement enracinées, d'avoir continué parallèlement à reprendre tardivement la matière française, surtout autour du Graal, et d'avoir connu une évolution de la matière arthurienne vers l'imprimé postérieure à l'époque qui nous intéresse.

La partie VII (sous la direction de C. Dietl) concerne l'espace germanophone, et inclut la production en yiddish, proche linguistiquement.

Quoique de langue germanique la production en néerlandais est abordée dans une autre partie, sous la direction de B. Besamusca et M. Hogenbirk, dans la mesure où l'émergence d'une littérature vernaculaire arthurienne en moyen néerlandais a ses spécificités dans un cadre géo-politique différent de l'espace germanophone.

La partie VIII, la dernière à être consacrée à une aire spécifique, concerne l'Angleterre, sous la direction de A. Putter et R. Radulescu : si la *Bretagne* a été le berceau de la matière arthurienne, à la fin du Moyen Âge, elle constitue, avec Malory et Caxton, son avenir à l'époque contemporaine.

Après ces trois ensembles qu'on pourrait très approximativement et pragmatiquement désigner comme espace roman (aires française, ibérique, italienne)⁹⁰, espace des confins occidentaux (pays de Galles, Irlande, Scandinavie, où l'imprimerie ne se développe pas encore pendant la période qui nous intéresse) et espace germanique occidental (aires anglaise, néerlandaise, germanique, unies linguistiquement), la partie IX aborde les diffusions plus marginales (la production en tchèque, en grec, en biélorusse, en latin, qui si elle a joué un rôle initial fondamental, est en retrait à la fin du Moyen Âge) et dresse un bilan de l'ensemble de la diffusion de la matière arthurienne à date

tardive, avant que la postérité jusqu'à nos jours ne soit l'objet d'un parcours rapide : ces deux derniers chapitres dépassent le cloisonnement spatio-linguistique pour proposer des perspectives ouvertes. Ici comme dans d'autres ouvrages, les approches par espaces sont donc suivies par une dernière partie plus cumulative : c'était déjà le cas lorsque N. Lacy, dans une autre perspective mais néanmoins en réponse à la fragmentation des chapitres précédents, avait rédigé lui-même le dernier chapitre de *Medieval Arthurian Literature. A Guide to Recent Research*, consacré aux traductions contemporaines en anglais des textes arthuriens composés dans d'autres langues et évoqués en amont dans l'ouvrage ; c'est encore, plus récemment, le cas dans *Europe. A Literary History (1348-1418)* où D. Wallace consacre le dernier chapitre (84, p. 655-682) à Constance et à son concile de 1418, où se sont réunies les différentes *nationes* et où la vie littéraire a connu un intense développement, animé par des personnalités de tous horizons géographiques.

Au-delà du cloisonnement inévitable quand il s'agit d'organiser la matière en parties et chapitres, de nombreuses voies de diffusion se dessineront, certaines souvent parcourues, d'autres plus anecdotiques. Les itinéraires qu'a tracés D. Wallace dans *A Literary History 1348-1418* (« Paris to Bearn », « Calais to London », « St Andrews to Finistere », « Basel to Danzig », « Avignon to Naples », « Palermo to Tunis », « Cairo to Constantinople »,

« Mount Athos to Muscovy », « Venice to Prague ») ne s'adaptent que très partiellement à la matière arthurienne : ils ont été dessinés pour une période qui correspond à un tassement de cette production dans certaines aires, dont la France, et prenant en compte la littérature dans sa grande diversité ; ils n'accordent que peu de place à la matière arthurienne, écrasée par des pratiques littéraires plus voyantes, plus en vogue, plus nouvelles, plus marquantes. La matière arthurienne tardive suit en fait tant de chemins de traverses, effectue tant d'allers-retours, circule par des voies et sous des formes si nombreuses que seule une cartographie informatique, avec grossissements possibles du focus et prises en compte de variables multiples (types de médias vecteurs, types de transfert – traductions, adaptations...) serait susceptible de rendre compte de sa diffusion : dans l'idéal, il faudrait d'ailleurs dessiner aussi la circulation des rumeurs, des livres et des manuscrits, des tapisseries et des boîtes en ivoire, voire des chaussures⁹¹, circulation qui n'a la plupart du temps pas laissé de traces. Loin des autoroutes de l'information, les échanges, passant par l'homme et l'objet, tissent un maillage très enchevêtré, produisent – encore – des œuvres d'une grande variété (que n'épuise pas la pratique de la copie et de la traduction), et nourrissent un imaginaire, qui même s'il n'occupe pas (plus) le devant de la scène culturelle, a été partagé, d'Islande en Morée, de Majorque à Vilnius ou Gdansk, d'Avalon aux Bornes d'Artus.

Notes

1. Ce projet a été réalisé à l'université Rennes 2, au sein du Centre d'études des langues et littératures anciennes et modernes, CELLAM, EA 3206), dans le cadre de la délégation senior à l'Institut universitaire de France de Christine Ferlampin-Acher (2012-2017).
2. C'est ce qui ressort par exemple de l'excellente synthèse de Thierry Delcourt, qui réussit l'exploit de présenter toute la littérature arthurienne en 125 pages pour un public cultivé mais non spécialiste dans la fameuse collection « Que Sais-je ? » (*La littérature arthurienne*, Paris, Presses universitaires de France, 2000) : entre trois pages au début qui portent sur les origines galloises et le latin, et un chapitre de douze pages à la

fin qui concerne « La diffusion de la littérature arthurienne en Europe », sept chapitres sont consacrés à la production en français.

3. Voir Miriam EDLICH-MUTH, *Malory and His European Contemporaries: Adapting Late Arthurian Romance Collections*, Cambridge, D. S. Brewer, 2014.
4. *L'Historia regum Britannie et les « Bruts » en Europe*, tome I, Hélène TÉTREL et Géraldine VEYSSEYRE (dir.), Paris, Garnier, 2015.
5. *The Evolution of the Arthurian Romance from the Beginnings down to the Year 1300*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1928, 2 vol.

6. Oxford University Press, Clarendon Press.
7. *Medieval Arthurian Literature. A guide to Recent Research*, Londres/New York, Routledge, 1996, p. ix.
8. Oxford, Oxford University Press, 1938. On notera que la perspective européenne est apparue plus tôt pour l'histoire de l'art, peut-être parce que l'idée d'un gothique international s'est imposée de façon précoce, alors que les littératures ont longtemps cultivé leur particularisme linguistique. Il n'en demeure pas moins que les publications sur ce sujet ne sont pas nombreuses, y compris à l'heure actuelle : citons cependant le bilan, déjà ancien, d'Alison STONES, « Arthurian Art since Loomis », in Willy VAN HOECKE, Gilbert TOURNOY et Werner VERBEKE (dir.), *Arturus Rex*, vol. II, Louvain, Leuven University Press, 1987, ainsi que et dans une perspective plus large, Muriel WHITAKER, *The legends of King Arthur in Art*, Cambridge, D. S. Brewer, 1990. C'est surtout l'approche iconographique qui a été développée, avec l'étude des miniatures et de leur rapport au texte, en particulier par Alison Stones, entre autres sur les manuscrits de Chrétien de Troyes et du *Lancelot Graal*. Mentionnons aussi *Word and Image in Arthurian Literature*, Keith BUSBY (dir.), Abingdon, Routledge, 1996.
9. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 43, 1965, p. 618-621, ici p. 620.
10. Il s'agit de présenter « a critical survey of the Arthurian legend in all periods and all languages » (préface à la seconde édition de *The Arthurian Handbook*, Norris J. LACY (dir.), New York, Garland, 1996), p. xi.
11. New York, Garland, 1996.
12. Postérieurement à la rédaction de cet ouvrage a été publié *Arthur in the Celtic Languages. The Arthurian Legend in Celtic Literatures and Traditions*, sous la direction de Ceridwen LLOYD-MORGAN et Erich POPPE, Cardiff, University of Wales Press, 2019.
13. Danielle BUSCHINGER et Wolfgang SPIEWOK (dir.), Reineke, Greifswald, 1994.
14. Danielle BUSCHINGER et Michel ZINK (dir.), Greifswald, Reineke, 1995.
15. Sont édités dans la collection « Arthurian Characters and Themes », New York/Londres, Garland : *King Arthur: A Casebook*, Edward Donald KENNEDY (dir.), 1996; *Tristan and Isolde: A Casebook*, Joan Tasker GRIMBERT (dir.), 1995; *Arthurian Women: A Casebook*, Thelma FENSTER (dir.), 1996; *Lancelot and Guinevere: A Casebook*, Lori J. WALTERS (dir.), 1996; *The Grail: A Casebook*, Dhira MAHONEY (dir.), 2000; *Perceval/Parzival: A Casebook*, Arthur GROOS et Norris J. LACY (dir.), 2002; *Merlin: A Casebook*, Peter H. GOODRICH et Raymond H. THOMPSON (dir.), 2003; *Gauvain: A Casebook*, Raymond H. THOMPSON et Keith BUSBY (dir.), 2006. Le volume *From Scythia to Camelot. A Radical Reassessment of the Legends of King Arthur, the Knights of the Round Table and the Holy Grail*, C. Scott LITTLETON et Linda A. MALCOR (dir.), 1994, s'inscrit dans une autre démarche, comparatiste et génétique, s'attachant à démontrer la connection sarmate.
16. Voir, entre autres, *Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, Christiane MARCHELLO-NIZIA (dir.), Paris, Gallimard, 1995; *Tristano e Isotta: la fortuna di un mito europeo*, Michael DALLAPIAZZA (dir.), Trieste, Edizioni Parnaso, 2003; Paul ZUMTHOR, *Merlin le prophète. Un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*, Lausanne, Payot, 1943 (réimpr. Genève, Slatkine, 1973); *Merlin in der europäischen Literatur des Mittelalters*, Silvia BRUGGER-HACKETT (dir.), Stuttgart, Helfant Edition, 1991.
17. Outre les ouvrages cités précédemment : *The Arthurian Companion*, Phyllis Ann KARR (dir.), Oakland, Chaosium, 1997; *A Companion to Arthurian Literature*, Helen FULTON (dir.), Oxford, Blackwell, 2009; *The Cambridge Companion to the Arthurian Legend*, Elizabeth ARCHIBALD et Ad PUTTER (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, 2012, ou très récemment *Handbook of Arthurian Romance: King Arthur's Court in Medieval European Literature*, Johnny MCFADYEN et Leah TETHER (dir.), Berlin/Boston, De Gruyter, 2017 (dans ce volume, centré sur le roman, trois sections organisent le propos : contexte de production, approches théoriques et présentation de textes appartenant à diverses aires linguistiques et considérés dans leur spécificité à travers des lectures particulières; dans cette partie l'approche est centrée sur l'œuvre, la section ne s'organisant pas selon une logique linguistique ou chronologique).
18. Voir part. X, art. « Héritage arthurien », p. 1199 sq.
19. Voir *Matières à débat. La notion de matière littéraire dans la littérature médiévale*, Christine FERLAMPIN-ACHER et Catalina GIRBEA (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
20. Par exemple dans la traduction du *Merlin* et de la *Suite Vulgate* sous la forme *mater*, voir Irène FABRY-TEHRANCHI, « *But Now Repeireth the Tale to his Mater* » : l'utilisation de « matière » dans la traduction en anglais du *Merlin* et de la *Suite Vulgate* », in *Matières à débat. La notion de matière littéraire dans la littérature médiévale*, op. cit., p. 113-140.
21. Note 12 de son art. « Le roman arthurien imprimé en Europe aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles », part. I, p. 160.
22. Sur ces points, voir la partie II, « Introduction », p. 177 sq.
23. Voir part. V, « Introduction », p. 727 sq.
24. Voir Richard TRACHSLER, *Disjointures-conjointures : étude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen, Francke, 2000. Pour ce qui est de l'Italie, si l'influence carolingienne est la plus visible dans les œuvres de l'Arioste et Boiardo, il

- n'en demeure pas moins que, moins onomastique et donc moins évidente, la tradition arthurienne reste prégnante, ne serait-ce qu'avec la technique de l'entrelacement : voir, par exemple, Pio RAJNA, *Le fonti dell'Orlando Furioso: ricerche e studi*, Florence, Sansoni, 1900, et Marco PRALORAN, « Alcune ipotesi sulla presenza dei romanzi arturiani nell'Orlando Furioso », *Le lingue del racconto*, Rome, Bulzoni, 2009, p. 149-173.
25. *Disjointures...*, op. cit.
 26. Voir Michel ZINK et Michel STANESCO, *Histoire européenne du roman médiéval. Esquisse et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.
 27. Dans la continuité du beau volume *Du roman courtois au roman baroque*, Emmanuel BURY et Francine MORA (dir.), Paris, Les Belles Lettres, 2004.
 28. *Artus de Bretagne*, éd. Christine Ferlampin-Acher, Paris, Champion, 2017, p. XLVIII.
 29. Voir Francesco MONTORSI, « La tradition textuelle du *volgarizzamento* de *Gyron le Courtois* (ms. Magliabechi) », Actes du XXVII^e colloque international de linguistique et philologie romanes, Nancy, 15-20 juillet 2013, en ligne, consulté le 10 juin 2017 [<http://www.atilf.fr/cilpr2013/actes/section-13/CILPR-2013-13-Montorsi.pdf>].
 30. Pour le corpus allemand, par exemple, *Artusrittertum im späten Mittelalter: Ethos und Ideologie*, Friedrich WOLFZETTEL (dir.), Giessen, Schmitz, 1984. Voir aussi la partie I de ce volume.
 31. Il a servi à désigner le projet au moment de son élaboration, avant que ne s'impose la nécessité d'élargir le champ. La signification anglaise de l'acronyme (et le retard pris peu à peu par le projet, qui a été mené à terme en cinq ans) m'ont incitée à conserver ce nom, MATE (« Matière arthurienne tardive en Europe) pouvant certes renvoyer de loin à la dimension collaborative du projet, mais n'étant pas sans ambiguïté!
 32. Richard SAINT-GÉLAIS, *Fictions transfuges. La transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, Seuil, 2011, et *Arthur après Arthur. La matière arthurienne tardive en dehors du roman arthurien (1270-1530)*, Christine FERLAMPIN-ACHER (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 17 sq.
 33. Voir pour une approche générale, Christine FERLAMPIN-ACHER, « La matière arthurienne en langue d'oïl à la fin du Moyen Âge : épuisement ou renouveau, automne ou été indien? », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, 63, 2011, p. 258-294.
 34. Voir part. II, « Introduction », p. 177 sq.
 35. Voir Charles DÉDÉYAN, *Le Chevalier Berger, ou, de l'Amadis à l'Astrée*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2002, p. 305.
 36. Ce choix est rare chez les littéraires, mais Peter F. Dembowski l'a fait dans le titre d'un article : « Continuation ou restauration? La littérature française du bas Moyen Âge : le cas de *Galiën* », in *Actes du XVIII^e congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Tübingen, Niemeyer, 1988, p. 437-455.
 37. *Actes du XVIII^e congrès international de linguistique et de philologie romanes*, op. cit., p. 88.
 38. *Études françaises*, 32, 1996, p. 21-34.
 39. *Un long Moyen Âge*, Paris, Tallandier, 2004, et *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris, Seuil, 2014, p. 187. Pour Jacques LE GOFF, « La Renaissance, donnée pour époque spécifique par l'histoire contemporaine traditionnelle, n'est en fait qu'une ultime sous-période d'un long Moyen Âge ».
 40. *Shakespeare and the Medieval World*, Londres, Arden, 2012.
 41. Voir le numéro de la revue *Questes, Finir le Moyen Âge*, Pauline GUENA et Annabelle MARIN (dir.), 33, 2016 [<https://questes.revues.org/4288>] (consulté le 7 janvier 2017).
 42. On le retrouve, parmi d'autres exemples, dans Franco CARDINI, « L'autunno del medioevo fiorentino. Un "umanesimo cavalleresco"? », in *Mito e storia nella tradizione cavalleresca. Atti del XLII convegno storico internazionale (Todi, 9-12 ottobre 2005)*, Spolète, CISMA, 2006, p. 513-528, ou Christine FERLAMPIN-ACHER, « Automne ou été indien... », art. cité.
 43. Paris, Seuil, 2003, p. 206 sq.
 44. Voir Jacqueline CERQUIGLINI-TOULET, *La couleur de la mélancolie. La fréquentation des livres au XIV^e siècle, 1300-1415*, Paris, Hatier, 1993.
 45. De nombreuses innovations techniques datent du XIII^e siècle : les crises ralentissent ensuite le rythme des inventions, mais la lenteur de leur diffusion fait que beaucoup, comme la mécanisation des métiers à tisser et des moulins, n'ont véritablement été perceptibles qu'après 1270 même si elles sont plus anciennes. Il n'en demeure pas moins que les horloges, la boussole (dont l'histoire est controversée), les arbalètes, les canons, sont de la fin du Moyen Âge et modifient l'organisation sociale, contribuant directement pour les deux dernières à l'obsolescence de la chevalerie, ce qui n'est pas sans incidence sur la matière arthurienne. Des romans tardifs français comme *Artus* ou *Perceforest* rendent compte de ces bouleversements, qu'ils transposent dans le registre merveilleux, sans que la matière arthurienne en soit bouleversée. Voir Christine FERLAMPIN-ACHER, « *Artus de Bretagne* aux XIV^e et XV^e siècles : du rythme solaire à l'horloge faee, le temps des clercs et celui des chevaliers », in Fabienne POMEL (dir.), *Cloches et horloges dans les textes médiévaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 221-240; « *Le locus horribilis* dans *Artus de Bretagne* (XIV^e siècle) : de l'Enfer au moulin, le renouvellement d'un topos », in Julián MUELA EZQUERRA (dir.), *Le locus terribilis : topique et expé-*

- rience de l'horrible, Berne, Peter Lang, 2013, p. 49-72 ; « L'arbalète de Passelion dans *Perceforest* : l'objet, entre tension idéologique et jeu », in Fabienne POMÉL (dir.), *Engins et machines. L'imaginaire mécanique dans les textes médiévaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 66-86.
46. Même si je pense qu'on trouve une allusion à la peste dans *Perceforest* (« Le sang dans *Perceforest* : du sang real au sang du Christ », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 21, 2011 (dossier *Perceforest*, Sylvia Huot [dir.]), p. 153-168, en particulier p. 164). La peste sert certes de cadre au *Décameron* de Boccace, mais sans relation avec la matière arthurienne, dont la discrétion est notable dans ce texte, même si l'on croise des personnages nommés Isotta et Ginevra et malgré la référence initiale à Galeotto.
47. Oxford, Oxford University Press, 2016, 2 vol.
48. *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1998, p. 268.
49. Voir partie I, articles « The Arthurien Tourney: Reflecting and Moulding Military Culture » et « Arthur et ses chevaliers : un scénario pour le sport (1350- 1550) », p. 91 sq. et 103 sq.
50. Selon Emmanuel Le Roy Ladurie repris par Bernard Quillet (*La France du beau XVI^e siècle [1490-1560]*, Paris, Fayard, 1998), ce « beau XVI^e siècle » va de 1490 à 1560.
51. Seconde édition, *op. cit.*
52. *Histoire européenne du roman médiéval*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 175. Cette idée est reprise par Jacques Le Goff dans *Un long Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 134. Il la développe dans *L'Europe est-elle née au Moyen Âge?*, Paris, Seuil, 2003, ouvrage organisé par l'anaphore de « L'Europe de... ». Il note, au sujet de la continuité culturelle de l'Europe entre le Moyen Âge et nos jours (p. 134), et plus spécifiquement autour de la matière arthurienne : « La littérature arthurienne, autour du héros en partie légendaire anglo-saxon Arthur, inspira la création d'un genre appelé jusqu'à aujourd'hui à un succès prodigieux en Europe, le roman, avec ses deux principales branches, roman historique et roman d'amour, roman de l'individu et du couple, souvent dominé par un horizon de mort. L'Europe d'Éros et Thanatos était née » (p. 181).
53. Francis GINGRAS, *Le bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge*, Paris, Champion, 2011 ; Michel ZINK et Michel STANESCO, *Histoire européenne du roman médiéval*, *op. cit.* Michel Stanesco a aussi proposé une anthologie commentée de textes européens autour du Graal (*La légende du Graal dans la littérature européenne*, Paris, Le Livre de Poche, 2006) : la fin du Moyen Âge cependant, dans certaines aires, dont la France, tient le Graal à distance, et la spiritualité arthurienne ne connaîtra pas au XVI^e siècle le même succès que la chevalerie ou l'amour : il faut dire que les temps de Réforme ou d'Inquisition ne s'y prêtaient guère.
54. Songeons, bien évidemment, à l'ouvrage d'Ernst Robert CURTIUS, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Berne, Francke Verlag, 1948 (trad. française, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956). Cet ouvrage ne mentionne pas la littérature arthurienne, pas plus que ne le fait le recueil d'essais, qui d'ailleurs tient le Moyen Âge à l'écart, publié postérieurement par Curtius : *Kritische essays zur europäischen Literatur*, Berne, Francke Verlag, 1954. Serait-ce parce que la matière arthurienne wagnérienne et son détournement nationaliste auraient freiné, chez cet européen convaincu qu'était Curtius, la prise en considération de cette tradition ?
55. Les théories duméziliennes ont été convoquées, en ce qui concerne la littérature médiévale, surtout pour l'étude des chansons de geste, en particulier pour le domaine français, par Joël H. Grisward, qui a cependant aussi consacré quelques travaux à la production arthurienne « classique » (mais non tardive) : « L'Arbre blanc, vert, rouge de la *Quête du Graal* et le symbolisme coloré des Indo-Européens », *OGAM-Tradition celtique*, 35-36, 1983-1984, p. 111-124 ; « Le Lit de paradis et le seigneur coloré. Note sur l'*Ordene de chevalerie* et *La Queste del saint Graal* », in *Sammlung – Deutung – Wertung. Ergebnisse, Probleme, Tendenzen und Perspektiven philologischer Arbeit. Mélanges de littérature médiévale et de linguistique allemande offerts à W. Spiewock*, Amiens, université de Picardie, 1988, p. 147-154 ; « Le motif de l'épée jetée au lac : la mort d'Arthur et la mort de Batradz », *Romania*, 90, 1969, p. 289-340 et p. 473-514 ; « Ider et le Tricéphale : d'une aventure arthurienne à un mythe indien », *Annales ESC*, 33, 1978, p. 279-293.
56. C'est le cas, par exemple, du roman en prose français *Clériadus et Méliadice* (qui a été adapté en vers en Écosse sous le titre *Clariodus* dans la première moitié du XIV^e siècle) : voir Michelle SZKILNIK, « A Pacifist Utopia, *Clériadus et Méliadice* », in Denise N. BAKER (dir.), *Inscribing the Hundred Year's War in French and English Cultures*, Albany, State University of New York Press, 2000, p. 221-235.
57. Voir partie X, l'article « La matière arthurienne à la fin du Moyen Âge en Europe : une matière commune ? », p. 1175 sq.
58. *Europe: a Literary History*, *op. cit.*, t. I, p. xxvii.
59. Voir par exemple Maud PÉREZ-SIMON, *Mise en roman et mise en image. Les manuscrits du Roman d'Alexandre en prose*, Paris, Champion, 2015, p. 169. On notera qu'à la fin du Moyen Âge c'est surtout autour de la figure d'Alexandre que le terme « Europe » est employé : le Conquérant a dominé et l'Europe, et l'Asie, et

- l'Afrique (on trouve par exemple 4 occurrences du nom Europe dans *Le roman d'Alexandre en prose du manuscrit Royal 15 E VI de la British Library*, éd. Yorio Otaka, Hideka Fukui et Christine Ferlampin-Acher, Tokyo, 2003, § 10,23, § 34,19, § 52,5, § 107,6).
60. *Li livres dou tresor*, éd. Francis J. Carmody, Berkeley, University of California Press, 1948; réimpr. Genève, Slatkine, 1975, p. 115.
61. New York, Garland, 1996.
62. Par ailleurs celle-ci est problématique au Moyen Âge, autant facteur de cohésion que de séparation, comme le suggèrent les schismes et les relations entre les diverses Églises... La matière arthurienne s'est surtout diffusée dans l'espace chrétien d'Occident, mais le poème grec du *Vieux Chevalier* (voir part. X, art. « Le poème grec du "Vieux Chevalier" : un roman de Tristan ») a pu être composé chez un hellénophone natif, dont il n'est pas absurde d'imaginer qu'il était orthodoxe, et diffusé pour un public chrétien latin certes, mais aussi, étant donné qu'il y a eu des échanges entre les communautés, pour un public orthodoxe, tout comme a dû circuler une version de *Floire et Blancheflor* traduite en grec sous le titre *Florios kai Platziaflora*, vers 1400.
63. Voir David WALLACE, *op. cit.*, p. xxix.
64. Voir sur ce point, p. 364.
65. Voir partie III, article *Le Sēfer ha-š'mād* ou *Meleḳ Artuš* : la version hébraïque d'une « Destruction de la Table ronde » perdue (1278-1279) et partie VII, article « La littérature arthurienne allemande : transferts linguistiques ».
66. Les actes du colloque de Paris 3 *Don Quichotte avant Don Quichotte*, organisé par Michell Szkilnik et Catherine Croisy-Naquet sont parus postérieurement à la rédaction de ce chapitre, dans la revue en ligne *Tirant*, en 2019 : *Tirant (Bulletin informatiu i bibliogràfic de literatura de cavalleries)* [https://ojs.uv.es/index.php/Tirant/index].
67. Voir *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (x^e-xv^e siècle). Réinventions d'un mythe*, Catherine GAULLIER-BOUGASSAS (dir.), Brepols, Turnhout, 4 vol., 2014. Alexandre a donné lieu à des reprises en russe (t. I, p. 97) et en arabe (t. I, p. 70), ce qui n'est pas le cas d'Arthur.
68. Voir par exemple Karlheinz STIERLE, « Le roman, une dimension de l'Europe littéraire », in Marc FUMAROLI, Yves BONNEFOY, Harald WEINRICH et Michel ZINK (dir.), *Histoire littéraire de l'Europe*, Paris, 2000, p. 35-51, et *id.*, « Valse mélancolique : Charles d'Orléans qui revient », in Michel ZINK (dir.), *Livres anciens, lectures vivantes*, Paris, Odile Jacob, 2000 : « C'est le "couple franco-allemand" si j'ose dire, M^{me} de Staël et August-Guillaume von Schlegel, qui a découvert, au-delà des stéréotypes d'un Moyen Âge barbare et ténébreux, la modernité de cette littérature. Le nom même du romantisme rappelle le genre moderne par excellence, le roman, invention française qui devait offrir aux littératures européennes une gamme de représentations infiniment variables » (p. 123). Dans cette citation, la constellation, Moyen Âge, roman, xix^e siècle, Europe (dans sa formulation moderne et même journalistique à travers le couple « franco-allemand ») sont mis en relation, sans que cependant le Moyen Âge joue un rôle poétique autre que thématique dans l'apparition du genre romanesque, dans la mesure où il semble réduit à un ensemble de motifs, plus ou moins pittoresques.
69. *Histoire européenne du roman médiéval*, *op. cit.*, p. 21.
70. Paris, La Découverte, 2002.
71. *Ibid.*, p. 47.
72. *Ibid.*, p. 52 et p. 55.
73. *Ibid.*, p. 65.
74. « Nation et nationalisme du Moyen Âge à l'époque moderne (France-Allemagne) », *Revue historique*, 301, 1999, p. 537-553.
75. Pensons par exemple aux Flandres où la version flamande de *Lanceloet – Queeste vanden Grale – Arturs doet* côtoie les textes français du *Lancelot en prose* et l'*Historia regum Britanniae* latine, qui, internationale, a beaucoup circulé.
76. [http://riviste.unimi.it/interfaces/article/view/4960/5070] (consulté le 2 décembre 2016).
77. *Histoire européenne du roman médiéval*, *op. cit.*, p. 203.
78. Voir le site [www.arthurianfiction.org] (*Arthurian Fiction in Medieval Europe: Narratives and Manuscripts*).
79. *The European Dimensions of Arthurian Literature*, Bart BESAMUSCA et Frank BRANDSMA (dir.), *Arthurian Literature*, 24, 2007.
80. Norris J. LACY, Douglas KELLY et Keith BUSBY (dir.), Amsterdam, Rodopi, 1998, 2 vol.
81. W. J. BARRON, « Chrétien and the Gawain-poet: Master and Pupil or Twin Temperaments? », t. II, p. 255-284, et Jozef D. JANSSENS, « The Influence of Chrétien de Troyes on Middle Dutch Arthurian Romances: A New Approach », t. II, p. 285-306. On peut ajouter cependant, dans l'appendice de Colette-Anne Van COOLPUT, la liste des adaptations directes, mentionnant 16 textes qui ne sont pas en français (t. I, p. 337-342).
82. Annie COMBES (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2012.
83. Annie COMBES, Patrizia SERRA, Richard TRACHSLER et Maurizio VIRDIS (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2013.
84. Franca Ela CONSOLINO, Francesco MARZELLA et Lucilla SPETIA (dir.), Turnhout, Brepols, 2016.
85. « Perceval on the Margins... », art. cité, p. 1-14.
86. *Arthurian Literature*, 29, 2012, p. 191-242.

87. Sur cette marginalisation, voir dans ce vol. part. II, chap. « *La matière arthurienne tardive : une matière marginale?* ».
88. C'est même sur un article de ce type que s'ouvrait le premier numéro de la revue : Sif RIKHARDSDOTTIR et Stefka G. ERIKSEN, « État présent : Arthurian Literature in the North », *Journal of the International Arthurian Society*, 1, 2013, p. 3-28. De même, Bart BESAMUSCA et Frank BRANDSMA, « État présent : Arthurian Literature in Middle Dutch », *Journal of the International Arthurian Society*, 3, 2015, p. 4-31.
89. Sur l'articulation entre Europe et nation dans le champ de la littérature médiévale, voir la postface de Davis WALLACE, « Nation./Translation: An Afterword », *Interfaces, A Journal of Medieval European Literatures*, 1, 2015, p. 348-362. Wallace qualifie la notion de « nation » de « talismanic » p. 348 [http://riviste.unimi.it/interfaces/article/view/4960/5070] (consulté le 2 décembre 2016).
90. On retrouve là au moins partiellement le groupe qui servait de cadre à l'ambitieuse collection, qui cependant n'accorde pas une place spécifique à la matière arthurienne tardive, constituée par le *Grundriss der romanischen Literaturen* (Hans U. GUMBRECHT et Ulrich MÖLK [dir.], Heidelberg, Winter). Le volume VIII (1988), dirigé par Daniel Poirion, portait sur « la littérature française aux XIV^e et XV^e siècles », le volume IX (1985), dirigé par Walter Mettmann, sur « la littérature dans la péninsule Ibérique aux XIV^e et XV^e siècles », le volume X (1989), dirigé par August Buck, sur « Die italienische Literatur im Zeitalter Dantes und Übergang vom Mittelalter zur Renaissance ».
90. Voir *infra* p. 862.

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- Artus de Bretagne*, éd. Christine Ferlampin-Acher, Paris, Champion, 2017.
- BRUNET LATIN, *Li livres dou tresor*, éd. Francis J. Carmody, Berkeley, University of California Press, 1948 ; réimpr. Genève, Slatkine, 1975.
- Légende du Graal dans la littérature européenne (La)*, éd. Michel Stanesco, Paris, Le Livre de Poche, 2006.
- Roman d'Alexandre en prose du manuscrit Royal 15 E VI de la British Library (Le)*, éd. Yorio Otaka, Hideka Fukui et Christine Ferlampin-Acher, Osaka/Genève, université Otemae/Droz, 2003.
- Tristan et Yseut. Les premières versions européennes*, Christiane MARCHELLO-NIZIA (dir.), Paris, Gallimard, 1995.
- Siân ECHARD (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2011.
- Arthur of the English (The). The Arthurian Legend in Medieval English Life and Literature*, W. R. J BARRON (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 1999.
- Arthur of the French (The)*, Glyn S. BURGESS et Karen PRATT (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2006.
- Arthur of the Iberians (The). The Arthurian Legends in the Spanish and Portuguese Worlds*, David HOOK (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2015.
- Arthur of the Italians (The). Arthurian Legend in Medieval Italian Literature and Culture*, Gloria ALLAIRE et F. Regina PSAKI (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2014.
- Arthur of the North (The). The Arthurian Legend in the Norse and Rus' Realms*, Marianne E. KALINKE (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2011.
- Arthur of the Welsh (The). The Arthurian Legend in medieval Welsh Literature*, Rachel BROMWICH, A. O. H. JARMAN et Brynley F. ROBERTS (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 1991.
- Arthurian Companion (The)*, Phyllis Ann KARR (dir.), Oakland, Chaosium, 1997.
- Arthurian Encyclopedia (The)*, Norris J. LACY (dir.), New York, Garland, 1986.
- Arthurian Handbook (The)*, Norris J. LACY et Geoffrey ASHE (dir.), New York, Garland, 1988 (deuxième édition revue, 1996).

Études

- Arthur après Arthur. La matière arthurienne tardive en dehors du roman arthurien (1270-1530)*, Christine FERLAMPIN-ACHER (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
- Arthur of the Germans (The). The Arthurian Legend in Medieval German and Dutch Literature*, W. H. JACKSON et S. A. RANAWAKE (dir.), Cardiff, University of Wales Press, 2000.
- Arthur of Medieval Latin Literature (The). The Development and Dissemination of the Arthurian Legend in Medieval Latin*,

- Arthurian Women: A Casebook, Thelma FENSTER (dir.), New York/Londres, Garland, 1996.
- Artusrittertum im späten Mittelalter: Ethos und Ideologie, Friedrich WOLFZETTEL (dir.), Giessen, Schmitz, 1984.
- Aspetti del meraviglioso nelle letterature medievali. Aspects du merveilleux dans les littératures médiévales, Franca Ela CONSOLINO, Francesco MARZELLA et Lucilla SPETIA (dir.), Turnhout, Brepols, 2016.
- BARRON W. R. J., « Chrétien and the Gawain-poet: Master and Pupil or Twin Temperaments? », in Norris J. LACY, Douglas KELLY et Keith BUSBY (dir.), *The Legacy of Chrétien de Troyes*, Amsterdam, Rodopi, 1998, t. II, p. 255-284.
- BESAMUSCA Bart et BRANDSMA Frank, « État présent : Arthurian Literature in Middle Dutch », *Journal of the International Arthurian Society*, 3, 2015, p. 4-31.
- BESAMUSCA Bart et QUINLAN Jessica, « The Fringes of Arthurian Fiction », *Arthurian Literature*, 29, 2012, p. 191-242.
- BESAMUSCA Bart, « The Pan-European Approach », in Bart BESAMUSCA et Frank BRANDSMA (dir.), *European Dimensions of Arthurian Literature*, *Arthurian Literature*, 24, 2007, p. IX-XIV.
- BRUCE James Douglas, *The Evolution of the Arthurian Romance from the Beginnings down to the Year 1300*, Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1928, 2 vol.
- Cambridge Companion to the Arthurian Legend (The), Elizabeth ARCHIBALD et Ad PUTTER (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, 2012.
- CARDINI Franco, « L'autunno del medioevo fiorentino. Un "umanesimo cavalleresco"? », in *Mito e storia nella tradizione cavalleresca. Atti del XLII convegno storico internazionale (Todi, 9-12 ottobre 2005)*, Spolète, CISMA, 2006, p. 513-528.
- CERQUIGLINI-TOULET Jacqueline, *La couleur de la mélancolie. La fréquentation des livres au XIV^e siècle, 1300-1415*, Paris, Hatier, 1993.
- Chrétien de Troyes et la tradition du roman arthurien en vers, Annie COMBES, Patrizia SERRA, Richard TRACHSLER et Maurizio VIRDIS (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2013.
- Companion to Arthurian Literature (A), Helen FULTON (dir.), Oxford, Blackwell, 2009.
- COOPER Helen, *Shakespeare and the Medieval World*, Londres, Arden, 2012.
- CURTIUS Ernst Robert, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Berne, Francke Verlag, 1948 (trad. française *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, Paris, Presses universitaires de France, 1956).
- CURTIUS Ernst Robert, *Kritische essays zur europäischen Literatur*, Berne, Francke Verlag, 1954.
- DÉDÉYAN Charles, *Le Chevalier Berger, ou, de l'Amadis à l'Astrée*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, 2002.
- DELCOURT Thierry, *La littérature arthurienne*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.
- DEMBOWSKI Peter F., « Continuation ou restauration? La littérature française du bas Moyen Âge : le cas de *Galiën* », in *Actes du XVIII^e congrès international de linguistique et de philologie romanes*, Tübingen, Niemeyer, 1988, p. 437-455.
- Du roman courtois au roman baroque*, Emmanuel BURY et Francine MORA (dir.), Paris, Les Belles Lettres, 2004.
- EDLICH-MUTH Miriam, *Malory and His European Contemporaries: Adapting Late Arthurian Romance Collections*, Cambridge, D. S. Brewer, 2014.
- Europe. A Literary History 1348-1418, David WALLACE (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2016, 2 vol.
- European Dimensions of Arthurian Literature (The), Bart BESAMUSCA et Frank BRANDSMA (dir.), *Arthurian Literature*, 24, 2007.
- FABRY-TEHRANCI Irène, « "But Now Repeireth the Tale to his Mater" : l'utilisation de "matiere" dans la traduction en anglais du Merlin et de la Suite Vulgate », in *Matières à débat. La notion de matiere littéraire dans la littérature médiévale*, op. cit., p. 113-140.
- Fascination (La) pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (X^e-XVI^e siècle). Réinventions d'un mythe, Catherine GAULLIER-BOUGASSAS (dir.), Turnhout, Brepols, 2014, 4 vol.
- FERLAMPIN-ACHER Christine, « La matière arthurienne en langue d'oïl à la fin du Moyen Âge : épuisement ou renouveau, automne ou été indien? », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, 63, 2011, p. 258-294.
- FERLAMPIN-ACHER Christine, « Le sang dans *Perceforest* : du sang real au sang du Christ », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 21, 2011 (dossier *Perceforest*, Sylvia Huot [dir.]), p. 153-168.
- FERLAMPIN-ACHER Christine, « *Artus de Bretagne* aux XIV^e et XV^e siècles : du rythme solaire à l'horloge faee, le temps des clercs et celui des chevaliers », in Fabienne POMEL (dir.), *Cloches et horloges dans les textes médiévaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 221-240.
- FERLAMPIN-ACHER Christine, « Le locus horribilis dans *Artus de Bretagne* (XIV^e siècle) : de l'Enfer au moulin, le renouvellement d'un topos », in Julián MUELA EZQUERRA (dir.), *Le locus horribilis : topique et expérience de l'horrible*, Berne, Peter Lang, 2013, p. 49-72.

- FERLAMPIN-ACHER Christine, « L'arbalète de Passelion dans *Perceforest* : l'objet, entre tension idéologique et jeu », in Fabienne POMEL (dir.), *Engins et machines. L'imaginaire mécanique dans les textes médiévaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 66-86.
- Fictions de vérité dans les réécritures européennes des romans de Chrétien de Troyes*, Annie COMBES (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2012.
- FLORI Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1998.
- From Scythia to Camelot. A Radical Reassessment of the Legends of King Arthur, the Knights of the Round Table and the Holy Grail*, C. Scott LITTLETON et Linda A. MALCOR (dir.), New York/Londres, Garland, 1994.
- Gauvain: A Casebook*, Raymond H. THOMPSON et Keith BUSBY (dir.), New York/Londres, Garland, 2006.
- GINGRAS Francis, *Le bâtard conquérant. Essor et expansion du genre romanesque au Moyen Âge*, Paris, Champion, 2011.
- Grail (The): A Casebook*, Dhira MAHONEY (dir.), New York/Londres, Garland, 2000.
- GRISWARD Joël H., « Le motif de l'épée jetée au lac: la mort d'Arthur et la mort de Batradz », *Romania*, 90, 1969, p. 289-340 et p. 473-514.
- GRISWARD Joël H., « Ider et le Tricéphale : d'une aventure arthurienne à un mythe indien », *Annales ESC*, 33, 1978, p. 279-293.
- GRISWARD Joël H., « L'Arbre blanc, vert, rouge de la *Quête du Graal* et le symbolisme coloré des Indo-Européens », *OGAM-Tradition celtique*, 35-36, 1983-1984, p. 111-124.
- GRISWARD Joël H., « Le Lit de paradis et le seigneur coloré. Note sur l'Ordene de chevalerie et La *Queste del saint Graal* », in *Sammlung – Deutung – Wertung. Ergebnisse, Probleme, Tendenzen und Perspektiven philologischer Arbeit. Mélanges de littérature médiévale et de linguistique allemande offerts à W. Spiewock*, Amiens, université de Picardie, 1988, p. 147-54.
- Grundriss der romanischen Literaturen*, Hans U. GUMBRECHT et Ulrich MÖLK (dir.), Heidelberg, Winter, volume VIII : « La littérature française aux XIV^e et XV^e siècles », Daniel POIRION (dir.), 1988; volume IX : « La littérature dans la péninsule Ibérique aux XIV^e et XV^e siècles », Walter METTMANN (dir.), 1985; volume X : « Die italienische Literatur im Zeitalter Dantes und Übergang vom Mittelalter zur Renaissance », August BUCK (dir.), 1989.
- GUIETTE Robert, compte-rendu de *Arthurian Literature in the Middle Ages. A collaborative History*, Roger S. Loomis (dir.), *Revue belge de philologie et d'histoire*, 43, 1965, p. 618-621.
- Handbook of Arthurian Romance: King Arthur's Court in Medieval European Literature*, Johnny MCFADYEN et Leah TETHER (dir.), Berlin/Boston, De Gruyter, 2017.
- Historia regum Britannie (L') et les « Bruts » en Europe*, tome I, Hélène TÉTREL et Géraldine VEYSSEYRE (dir.), Paris, Garnier, 2015.
- JANSSENS Jozef D., « The Influence of Chrétien de Troyes on Middle Dutch Arthurian Romances: A New Approach », in Norris J. LACY, Douglas KELLY et Keith BUSBY (dir.), *The Legacy of Chrétien de Troyes*, Amsterdam, Rodopi, 1998, t. II, p. 285-306.
- King Arthur: A Casebook*, Edward Donald KENNEDY (dir.), New York/Londres, Garland, 1996.
- Lancelot and Guinevere: A Casebook*, Lori J. WALTERS (dir.), New York/Londres, Garland, 1996.
- Lancelot-Lanzelet: hier et aujourd'hui*, Danielle BUSCHINGER et Michel ZINK (dir.), Greifswald, Reineke, 1995.
- LE GOFF Jacques, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris, Seuil, 2014.
- LE GOFF Jacques, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge?* Paris, Seuil, 2003.
- LE GOFF Jacques, *Un long Moyen Âge*, Paris, Tallandier, 2004.
- Legacy of Chrétien de Troyes (The)*, Norris J. LACY, Douglas KELLY et Keith BUSBY (dir.), Amsterdam, Rodopi, 1998, 2 vol.
- LOOMIS Roger S. Loomis et Laura HIBBARD LOOMIS, *Arthurian Legends in Medieval Art*, Oxford, Oxford University Press, 1938.
- LOOMIS Roger S., *Arthurian Literature in the Middle Ages. A collaborative History*, Oxford University Press, Clarendon Press, 1959.
- Matières à débat. La notion de matière littéraire dans la littérature médiévale*, Christine FERLAMPIN-ACHER et Catalina GIRBEA (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
- Medieval Arthurian Literature. A guide to Recent Research*, Norris J. Lacy (dir.), Londres/New York, Routledge, 1996.
- Merlin in der europäischen Literatur des Mittelalters*, Silvia BRUGGER-HACKETT (dir.), Stuttgart, Helfant Edition, 1991.
- Merlin: A Casebook*, Peter H. GOODRICH et Raymond H. THOMPSON (dir.), New York/Londres, Garland, 2003.
- MOEGLIN Jean-Marie, « Nation et nationalisme du Moyen Âge à l'époque moderne (France-Allemagne) », *Revue Historique*, 301, 1999, p. 537-553.
- New Arthurian Encyclopedia (The)*, Norris J. LACY (dir.), New York, Garland, 1991.
- New Arthurian Encyclopedia (The), Updated Edition*, Norris J. LACY (dir.), New York, Garland, 1996.

- Perceval/Parzival: A Casebook, Arthur GROOS et Norris J. LACY (dir.), New York/Londres, Garland, 2002.
- Perceval-Parzival : Hier et aujourd'hui, et autres essais sur la littérature allemande du Moyen Âge et de la Renaissance pour fêter les 95 ans de Jean Fourquet, Danielle BUSCHINGER et Wolfgang SPIEWOK (dir.), Reineke, Greifswald, 1994.
- PÉREZ-SIMON Maud, *Mise en roman et mise en image. Les manuscrits du Roman d'Alexandre en prose*, Paris, Champion, 2015.
- PRALORAN Marco, « Alcune ipotesi sulla presenza dei romanzi arturiani nell'*Orlando Furioso* », *Le lingue del racconto*, Rome, Bulzoni, 2009, p. 149-173.
- QUILLET Bernard, *La France du beau XVI^e siècle (1490-1560)*, Paris, Fayard, 1998.
- RAJNA Pio, *Le fonti dell'Orlando Furioso: ricerche e studi*, Florence, Sansoni, 1900.
- RIKHARDSDOTIR Sif et Stefka G. ERIKSEN, « État présent: Arthurian Literature in the North », *Journal of the International Arthurian Society*, 1, 2013, p. 3-28.
- SAINT-GELAIS Richard, *Fictions transfuges. La transfictionnalité et ses enjeux*, Paris, Seuil, 2011.
- STANESCO Michel, « Les lieux de l'aventure dans le roman français du Moyen Âge flamboyant », *Études françaises*, 32, 1996, p. 21-34.
- STIERLE Karlheinz, « Le roman, une dimension de l'Europe littéraire », in Marc FUMAROLI, Yves BONNEFOY, Harald WEINRICH et Michel ZINK (dir.), *Histoire littéraire de l'Europe*, Paris, 2000, p. 35-51.
- STIERLE Karlheinz, « Valse mélancolique: Charles d'Orléans qui revient », in Michel ZINK (dir.), *Livres anciens, lectures vivantes*, Paris, Odile Jacob, 2000, p. 119-145.
- STONES Alison, « Arthurian Art since Loomis », in Willy VAN HOECKE, Gilbert TOURNOY et Werner VERBEKE (dir.), *Arturus Rex*, vol. II, Louvain, Leuven University Press, 1987.
- SZKILNIK Michelle, « A pacifist utopia, *Cleriadus et Meliadice* », in Denise N. BAKER (dir.), *Inscribing the Hundred Year's War in French and English Cultures*, Albany, State University of New York Press, 2000, p. 221-235.
- TRACHSLER Richard, *Disjointures-conjointures : étude sur l'interférence des matières narratives dans la littérature française du Moyen Âge*, Tübingen, Francke, 2000.
- Tristan and Isolde: A Casebook*, Joan Tasker GRIMBERT (dir.), New York/Londres, Garland, 1995.
- Tristano e Isotta: la fortuna di un mito europeo*, Michael DALLAPIAZZA (dir.), Trieste, Edizioni Parnaso, 2003.
- VAN COOLPUT Colette-Anne, « appendice », in Norris J. LACY, Douglas KELLY et Keith BUSBY (dir.), *The Legacy of Chrétien de Troyes*, Amsterdam, Rodopi, 1998, t. I, p. 337-342.
- WHITAKER Muriel, *The legends of King Arthur in Art*, Cambridge, D. S. Brewer, 1990.
- Word and Image in Arthurian Literature*, Keith BUSBY (dir.), Abingdon, Routledge, 1996.
- ZINK Michel et STANESCO Michel, *Histoire européenne du roman médiéval. Esquisse et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, 1992.
- ZUMTHOR Paul, *Merlin le prophète. Un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*, Lausanne, Payot, 1943 (réimpr. Genève, Slatkine, 1973).

Ressources en ligne

- Arthurian Fiction in Medieval Europe: Narratives and Manuscripts* [www.arthurianfiction.org], site du projet *Fiction: A Pan-European Approach* de Bart Besamusca et Frank Brandsma, 2004 à 2009.
- BORSA Paolo, Christian HØGEL, Lars Boje MORTENSEN et Elizabeth TYLER, « What Is Medieval European Literature? », *Interfaces, A Journal of Medieval European Literatures*, 1, 2015, p. 7-24 [http://riviste.unimi.it/interfaces/article/view/4960/5070] (consulté le 2 décembre 2016).
- Interfaces, A Journal of Medieval European Literatures*, « *Histories of Medieval European Literatures: New Patterns of Representation and Explanation* », 1, 2015 [http://riviste.unimi.it/interfaces/issue/view/569/showToc].
- MONTORSI Francesco, « La tradition textuelle du *volgarizzamento* de *Gyron le Courtois* (ms. Magliabechi) », actes du XXVII^e colloque international de linguistique et philologie romanes, Nancy, 15-20 juillet 201 [http://www.atilf.fr/cilpr2013/actes/section-13/CILPR-2013-13-Montorsi.pdf] (consulté le 10 juin 2017).
- Questes, Finir le Moyen Âge*, Pauline GUENA et Annabelle MARIN (dir.), 33, 201 [https://questes.revues.org/4288] (consulté le 7 janvier 2017).
- WALLACE David, « Nation/Translation: An Afterword », *Interfaces, A Journal of Medieval European Literatures*, 1, 2015, p. 348-362 [http://riviste.unimi.it/interfaces/article/view/4960/5070] (consulté le 2 décembre 2016).